

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Journal du Cultivateur,

ET

PROCÉDÉS

DU

BUREAU D'AGRICULTURAL DU BAS-CANADA.

Vol. III., No. 2, MONTRÉAL, JUIN, 1855.

FRANC DE PORT.

PRIX 2s. 6d. PAR ANNÉE, PAYABLE D'AVANCE.

Journal du Cultivateur.

CHAMBRE DU BUREAU D'AGRICULTURE.

Montréal, jeudi, 31 mai, 1855.

A une assemblée du Bureau, tenue ce jour, les messieurs suivants étaient présents : Major Campbell, C. B., John Yule, R. N. Watts, J. B. Dumoulin, James Thomsen, E. J. DeBlois, écrivains.

Le Major Campbell ayant pris le fauteuil, informa le Bureau qu'en conséquence d'une dépêche télégraphique du Bureau d'Agriculture, portant que les membres, le Major Campbell, et MM. Watts, Dods et DeBlois, qui se retiraient conformément à l'acte 16^e Vict., chap., 11, sec. 11, avaient été réélus, il avait convoqué la présente assemblée pour organiser le nouveau Bureau.

Le Major Campbell fut unanimement élu Président du Bureau, et James Thomson, écrivain, fut élu Vice-Président.

Le Président soumit une correspondance avec le ci-devant Comité Local de Québec, montrant la manière dont il avait réglé les affaires de l'Exhibition, conformément à une résolution du Bureau, passée à sa dernière assemblée.

Résolu.—Le Bureau demeure dans l'opinion que le Comité Local de Québec, s'est entièrement mépris sur la nature de ses attributions, en même temps il approuve les démarches du Président pour régler toutes réclamations existantes, et prévenir toute difficulté semblable, à l'avenir.

Ce qui suit est une copie d'une lettre adressée par le Secrétaire au Secrétaire du

Comité Local de Québec, avec un chèque pour payer les réclamations existantes :—

{ Bureau d'Agriculture,
Montréal, 28 mars, 1855.

Monsieur,—Je suis chargé par le Président du Bureau d'Agriculture de vous informer qu'il a examiné avec soin les documents explicatifs envoyés par vous dans votre lettre du 20 courant. Dans son opinion, ils ne contiennent rien pour justifier une nouvelle considération des objections faites par le Bureau aux procédés sans autorisation du Comité Local de Québec.

Cependant, comme le Bureau désire n'avoir de telles difficultés à l'avenir, le Président ne pense pas établir un précédent inconvenable en exerçant l'autorité dont il est investi, pour amener la chose à un règlement final, en employant les fonds que possède le Bureau, à payer les réclamations restantes à Québec.

A ce sujet je vous envoie un chèque sur la banque pour £237 1s 9d.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre obt. serviteur,

WM. EVANS, S. T., B. d'A.

A. J. R. Eckart, écrivain, Secrétaire du Comité Local de l'Exhibition Provinciale de Québec.

Subséquentement le Secrétaire du Comité Local demanda une autre somme de £20 9s 6d, qu'il dit être nécessaire pour payer toutes réclamations, et il lui fut envoyé un chèque pour ce montant.

Le Secrétaire fit rapport au Bureau que MM. Campbell, Yule, Watts et Evans, étaient allés à Sherbrooke depuis l'assemblée

tenue en janvier dernier, et avaient décidé sur le site pour la prochaine Exhibition, et avaient de suite contracté avec MM. Drummond, Frame et Dalzell, pour les bâtisses et les clôtures requises; pour la somme de £350, et s'étaient assurés des services d'un bon Secrétaire pour la rémunération de £50, et que les messieurs suivants, résidents à ou près de Sherbrooke, avaient consenti à donner leur aide et assistance, pour faire les arrangements nécessaires pour l'Exhibition :—

MM. Moore, Galt, Bowen Robertson, Bull, Smith, Sanbourne, et Charles Brooks, Secrétaire.

Résolu.—Que les procédés ci-dessus rapportés sont approuvés et confirmés par le Bureau.

Résolu.—Que le Président, le Major Campbell, John Yule, écrivain, Président de l'Association Agricole, et John Dods, écrivain, soient nommés en Comité pour faire tout les arrangements à Sherbrooke.

Pour rencontrer les désirs des habitants de Sherbrooke, et des comtés voisins, les prix additionnels suivants sont offerts, et ajoutés à la liste ci-devant publiée :—

Bêtes à Cornes d'Hereford.

CLASSE.

Sec. 1.—Meilleur Taureau	
d'Hereford,	£7 10 0
2 nd do	5 0 0
3 ^{ème} do	Certificat de mérite
Sec. 2.—Meilleur Taureau de	
2 ans, do	5 0 0
2 nd do	3 0 0
3 ^{ème} do	Certificat de mérite

Sec. 3.—Meilleure Vache
 d'Hereford, . . 4 0 0
 2nd do . . . 2 10 0
 3ème do Certificat de mérite

Sec. 4.—Meilleure Genisse de 2
 ans do, . . . 3 0 0
 2nd do . . . 2 0 0
 3ème do Certificat de mérite

Bêtes à Cornes de Devonshire.

Sec. 5.—Meilleur Taureau de
 Devon, . . . 7 10 0
 2nd do . . . 5 0 0
 3ème do Certificat de mérite

Sec. 6.—Meilleur Taureau de 2
 ans, do . . . 5 0 0
 2nd do . . . 3 0 0
 3ème do Certificat de mérite

Sec. 7.—Meilleure Vache de
 Devon, . . . 4 0 0
 2nd do . . . 2 10 0
 3ème do Certificat de mérite

Section 8.—Meilleure Genisse
 de 2 ans, do . . 3 0 0
 2nd do . . . 2 0 0
 3ème do Certificat de mérite

Bœufs (Steers.)

Sec. 9.—Meilleure Paire de
 Bœufs de 3 ans, 2 10 0
 2nd do . . . 2 0 0
 3ème do . . . 1 15 0
 4ème do . . . 1 10 0
 5ème do Certificat de mérite

Sec. 10.—Meilleure Paire de
 Bœufs de 2 ans, 2 0 0
 2nd do . . . 1 15 0
 3ème do . . . 1 10 0
 4ème do . . . 1 5 0
 5ème do Certificat de mérite

Aucun des prix ci-dessus ne sera accordé à moins qu'il n'y ait trois Compétiteurs dans chaque section.

Une application, de plusieurs habitants du nouveau Comté d'Argenteuil, pour être sanctionnée par le Bureau, pour l'établissement d'une société d'agriculture dans ce comté, fut soumise par le Secrétaire, mais le Bureau voyant que la Société d'Agriculture, No. 1, du Comté des Deux Montagnes, était organisée de puis plus de deux ans, et que les limites de ses opérations sont comprises dans le nouveau comté d'Argenteuil, est d'opinion que d'après l'Acte 16 Victoria, Chap. 18, il n'a aucun pouvoir d'autoriser l'organisation d'une société pour le comté d'Argenteuil. Le Secrétaire fut chargé de répondre aux parties à cet effet.

Une application fut faite pour une société d'agriculture sectionnelle dans le comté de Beauharnois, des habitants des Townships d'Ormsdown, Jamestown, et de Georgetown du Nord et du Sud, et les applicants s'étant

conformés aux règles du Bureau en donnant dument notice à la Société d'Agriculture du Comté de Beauharnois, de leur intention d'organiser une Société d'Agriculture, le Bureau approuva cette organisation, les limites de ses opérations devant être confinées aux Townships nommés dans l'application.

Plusieurs sociétés ayant fait des applications pour avoir la permission d'approprier leurs fonds à l'achat de grains, elles furent sanctionnées par le Bureau pour cette année.

Toutes les affaires devant le Bureau ayant été vidées, l'assemblée fut dissoute.

Par ordre,
 WM. EVANS, Sec.-Trés.
 du Bureau d'Agriculture.

BLÉ POUR SEMER.

Nos cultivateurs seront contents de voir que le gouvernement a libéralement consenti à l'appropriation de certains fonds pour les assister dans l'achat des grains pour semer. Dans plusieurs parties du Bas-Canada on manquait de grain pour semer, en conséquence de la sécheresse de l'an dernier, et des ravages destructeurs de la mouche-à-blé; les personnes pauvres ont eu de la difficulté à se procurer du grain, quoique la terre soit prête à être ensemencée, et comme le mal atteindrait toute la société, il est important dans les circonstances actuelles de l'Europe, que rien ne soit négligé pour s'assurer une bonne récolte. Le Secrétaire du Bureau d'Agriculture a attiré l'attention sur le sujet au commencement du mois dernier, et le gouvernement a promptement répondu aux nécessités du cas. Les Sociétés d'Agriculture devraient recueillir toute l'information nécessaire sur le sujet, et la transmettre au département chargé de ce service spécial dans le plus court délai possible. Dans quelques endroits l'aide sera de grand besoin, dans d'autres, les cultivateurs ont été heureux, et n'en ont pas besoin, mais partout où il y a besoin l'aide devrait être transmise immédiatement, et alors ce sera la faute du cultivateur lui-même s'il n'a pas une bonne récolte.

Acte pour mettre les cultivateurs du Bas-Canada en état d'obtenir plus facilement du grain de semence pour la présente année.

[Sanctionné, 19 Mai, 1855.]

ATTENDU que par suite du manque des récoltes dans plusieurs parties du Bas-Canada, en l'année mil huit cent cinquante-

quatre, les habitants sont sans gram pour ensemer leurs terres, et qu'il est expédient de leur faciliter les moyens d'en obtenir: à ces causes, qu'il soit statué, &c.

I. Toute dette contractée dans le Bas-Canada depuis la passation du présent acte jusqu'au quinzième jour de juillet prochain, de bonne foi et dans le but d'obtenir ou payer du blé de semence ou autre grain de semence, ou des pois ou patates ou pommes de terre pour ensemer de la terre dans le Bas-Canada, et prouvée par un acte, marche ou autre instrument par écrit soit devant un notaire, ou un juge de paix, ou le curé de la paroisse ou le capitaine de milice pour la place où sera située telle terre, et un témoin digne de foi, pour une somme n'excédant pas dix louis: pour un seul et même acheteur ou emprunteur, sera une dette privilégiée pour laquelle le créancier sera préféré à tout autre créancier du débiteur, et aura une hypothèque privilégiée sur toutes ses terres et propriétés immobilières, de préférence à toute autre hypothèque que ce soit, sujet aux dispositions ci-après établies, savoir: le dit privilège cessera et prendra fin à l'expiration de deux années à compter de la passation du présent acte, à moins qu'avant ce temps-là une action ne soit intentée et effectivement poursuivie pour le recouvrement de la dette garantie par tel privilège, et le dit privilège cessera aussi et prendra fin s'il est porté une action pour le recouvrement de la somme garantie par icelui avant le premier jour de juin, mil huit cent cinquante-six.

II. Il ne sera pas nécessaire pour la garantie du privilège donné par un acte, inarché ou instrument par écrit fait en vertu du présent acte, de faire enregistrer tel acte, marché ou instrument par écrit.

EXHIBITION AGRICOLE A SHERBROOKE.

Il a été dit sagement que l'agriculture était l'origine et la cause de tout progrès. Toute connaissance se déploie et mûrit sous l'influence de ce grand principe. Seul et dans son étude l'homme peut inventer de grandes et d'utiles choses, mais pour qu'elles deviennent utiles, il leur faut une application pratique. C'est une loi sur laquelle est basée la société humaine, et par elle les ressources de la nature sont développées et l'avancement et le progrès naissent.

La sagesse de cet arrangement est sensible. Il rassemble les connaissances de la société, et combine la sagesse et l'expérience de chacun pour le bien de tous; il identifie l'intérêt de chaque membre avec ceux de la société en général, et produit l'action et l'amélioration, en faisant jeter à chaque membre son obole dans le fonds commun. L'avantage de l'association et de la compétition, et l'action combinée ont été

plus spécialement marqués dans l'agriculture, que dans aucun autre département de connaissance humaine, et nous désirons graver cette vérité dans l'idée des agriculteurs du Bas-Canada, parceque leur occupation est plus importante pour la société qu'aucune autre, et par rapport au progrès merveilleux des autres pays par les moyens auxquels nous référons.

La civilisation consiste dans la possession et la pratique des arts de la vie, qui donnent à la société sa grande beauté, et à l'homme sa dignité personnelle et son élévation. La société passe de l'état grossier de barbarie à la civilisation par des agences convenables et efficaces, et un peuple vraiment civilisé désirera et travaillera à étendre les bénédictions de la civilisation. L'agriculture est la base de toute civilisation. L'histoire ne donne aucun exemple où la société a eu une civilisation vraie et noble, sans que part de l'agriculture ait été cultivé dans toutes ses branches, et que son influence et son pouvoir ait été employé au développement de ces connaissances essentielles qui appuient la société, et qui constituent la gloire et les richesses des nations.

Des navires orgueilleux peuvent contenir de l'argent
La richesse d'un rivage éloigné; [et de l'or,
Mais ces vaisseaux pourriraient et seraient oubliés
S'il n'y avait personne pour cultiver la terre.

Nous mettons ces considérations devant le cultivateur, dans ce moment, parcequ'il doit, et à bonne heure, se préparer pour l'exhibition nationale, qui aura lieu l'automne prochain, dans les Townships de l'Est. "L'avantage de se réunir est une cause de la supériorité de l'homme au-dessus des autres animaux;" dit le célèbre observateur Sidney Smith:—

Par la confiance et l'aide mutuels [découvertes;
Il se fait de grandes transactions, et de grandes
L'homme sage et prudent acquiert du sage,
Et un bon cultivateur évite le feu d'un autre.

Si un homme améliore son troupeau, récolte une plus grande quantité de produit, refait ses granges et ses bâtisses, d'autres suivent son exemple, l'esprit d'amélioration est contagieux, l'individu tâche d'égaliser l'individu, et l'amélioration réunie constitue l'amélioration et le progrès dont nous avons parlé.

Les directeurs de l'exhibition désirent qu'elle fasse honneur au pays et qu'elle soit avantageuse à l'agriculture, mais pour accomplir ceci, ils demandent les secours du cultivateur. Chacun peut aider au but dans lequel il a un intérêt aussi personnel que

national, et nous espérons que les bons cultivateur de la province verront l'importance de donner leur support zélé à la bonne œuvre.

—:—
RAPPORT AGRICOLE.

Je ne me rappelle pas, ou il y a, plusieurs années, que les travaux de printems aient commencé aussi tard que cette année. Il y a bien peu de personnes qui aient travaillé aux champs avant le 1er mai, et ont semé ou planté avant le 7 mai. Le mois d'avril a été très défavorable pour rendre le sol labouré dans un état favorable pour recevoir la semence, et même à l'heure qu'il est il y a une grande partie du sol dans un état froid et humide. La gelée a pénétré bien avant l'hiver dernier, et il n'y a pas eu assez de pluie et assez de chaleur pour dégelier la terre, et la conséquence a été que la surface est restée humide et froide, et on n'a pas pu la travailler jusqu'à la fin d'avril. Le seul remède pour le cultivateur contre un printemps froid, est de bien égoutter la terre en culture l'automne précédent. Ceci hâterait la préparation du sol pour la semence et ne devrait jamais être négligé. C'est un fait bien établi, que la terre qui n'a pas été égoutée suffisamment ne peut pas être cultivée avec avantage. La terre labourée humide requiert un nouveau labour quand elle est devenue sèche avant qu'elle produise une récolte, et l'application d'engrais au sol qui n'a pas été bien égouté, n'est rien autre chose qu'un engrais et un travail perdus. Cependant comme nous ne pouvons pas bien remédier maintenant aux négligences de l'ouvrage que nous avons fait l'automne dernier, nous devons seulement nous efforcer de faire tout en notre pouvoir à présent pour donner aux semences une bonne chance de succès. La plus mauvaise conséquence d'un d'un printemps tardif, est que les cultivateurs hâtent trop leurs ouvrages, et n'ont pas le temps de cultiver avec soin, ce qui est nécessaire pour s'assurer une bonne récolte. Les saisons sont courtes, et les semences doivent être faites en temps convenable pour en venir à un bon résultat. Ce printemps quoique tardif, peut être suivi d'un été favorable, et d'une abondante moisson; c'est pourquoi nous devons faire tout notre possible pour semer et planter autant que nos moyens le permettent. On dit que dans plusieurs parties du Bas-Canada, il y a un manque de semence pour ce printemps, en conséquence de la grande sécheresse et des ravages destructeurs des mouches-à-blé de l'an dernier. Comme les cultivateurs ne peuvent pas être blâmés de ces deux choses, il est important de savoir s'il ne serait pas expédient d'accorder quelque assistance en donnant du grain où besoin il y a, ou quelques moyens de s'en procurer. Je ne peux pas dire si de tels besoins existent, mais je n'hésite pas à dire que le peuple du Bas-Canada est intéressé, *indirectement*, je l'admets, dans la production générale du pays, et dans les circonstances

actuelles du Canada et de la Grande-Bretagne, il est de notre devoir et de notre intérêt de semer et planter chaque acre de terre en état de culture. Notre pays a encouru de sérieuses obligations, et la nourriture et autres choses nécessaires doivent être pourvues par le Bas-Canada pour une population de 1,000,000 d'âmes. Nous sommes en état de pourvoir à toutes nos demandes, mais nous devons employer tous les moyens à notre disposition et ne pas permettre qu'un seul acre en état de culture demeure inutile. Ce n'est pas seulement la question de l'agriculteur, mais du peuple en général. Un grand défaut de moisson a été le résultat de l'an dernier, par les causes que j'ai mentionnées. Ce défaut doit nécessairement agir défavorablement sur la récolte de cette année, et ainsi ce mal augmentera tous les ans avec des moyens suffisants pour y remédier. A ce moment, dans le Bas-Canada les vivres se vendent à des prix exorbitants; et si nos productions n'augmentent pas cette année, quels seront les prix? Mon seul but en faisant ce rapport est d'amener la chose à laquelle je réfère à la considération de ceux qui ont le pouvoir d'agir en conséquence s'ils le jugent à propos. C'est une matière d'une importance générale si le Bas-Canada devrait produire cette année une récolte abondante de chaque arpent de terre en culture ou produire seulement une partie de récolte, par le manque de grain pour ensemer toute terre en état de culture; comme je l'ai déjà observé, je ne crois pas qu'il y ait un manque de semence; je juge seulement d'après les rapports et le haut prix des grains comment il est difficile pour les personnes, dont les moyens sont petits, d'acheter des grains, et de s'en procurer s'ils en ont besoin.

Je sais que les cultivateurs sont condamnés pour le défaut de la moisson qui peut arriver, et il n'y a aucun doute que notre système d'agriculture peut être amélioré, mais quand au défaut de l'an dernier dans plusieurs parties du pays, ils ne sont pas à blâmer généralement, et dans ce cas, je conçois, qu'il faudrait faire des sacrifices pour ensemer toute terre en état de culture, et qui pourrait être cultivée. Chaque acre qui peut être ensemené est nécessaire pour nos besoins, et tout acre laissé inutile sera autant de diminution de ce qui est nécessaire à nos besoins et la décharge de nos obligations. S'il n'y a pas de besoin c'est heureux pour le pays; mais par-dessus tout, il est du devoir de tout homme qui désire le bien-être de son pays, de faire tout en son pouvoir pour faire progresser l'agriculture, afin qu'elle produise ce qui est nécessaire. Il n'y a pas de source certaine si ce n'est la production de nos terres, et plus ces productions seront grandes, plus le pays sera prospère. Il y a encore un mois d'aujourd'hui pour semer le blé, l'orge, l'avoine le blé d'inde et le sarrasin, et pour presque toute sorte de grain.

WM. EVANS.
Côte St. Paul, 10 mai, 1855.

CULTURE EN ANGLETERRE ET EN AMÉRIQUE.

Il est intéressant de comparer le mode de culture dans la terre de nos pères avec la nôtre, non pour l'amour d'imiter aveuglement l'Anglais, mais pour l'information qui peut naître des suggestions que nous pouvons mettre en pratique. Nos cultivateurs peuvent beaucoup s'instruire par l'observation. Ils peuvent apprendre quelque chose de l'Anglais et de leur côté nos pères peuvent apprendre quelque chose de cette jeune république.

Cette dernière chose a été pleinement démontrée à la Grande Exhibition de Londres, où l'Anglais a vu nos moissonneurs et nos charrues. Et la quantité d'animaux anglais que l'on trouve maintenant sur nos fermes, aussi bien que le navet et autres légumes sont une preuve que les notions européennes ont été mises en pratique parmi nous.

Le cultivateur anglais a ses avantages et ses désavantages. Un grand mal chez lui est qu'il ne cultive pas sa ferme, mais qu'il la loue. Et alors ses taxes sont généralement plus élevées. Que penserait un Américain s'il était obligé de payer ce que paie un cultivateur de Hereford, tel que l'a dit dernièrement un écrivain.

Le loyer de cette ferme était de \$7½ par acre; les dîmes \$1½ par acre; taxes de chemins 70 cents par acre; le tout payé par le fermier avec autres charges et taxes.

Mais le cultivateur a l'avantage de payer des travailleurs à bas prix, c'est-à-dire la moitié ou moins de ce que nous payons ici. De plus le cultivateur anglais donne à ses hommes une grande quantité de cidre et autres liqueurs. Dans un temps où la loi du Maine règne, les cultivateurs américains n'ont pas à encourir cette dépense.

Les Anglais cultivent généralement leurs terres d'une manière plus élevée et pratique que nous le faisons. Ceci est nécessaire sur leur petite île. Chaque acre est précieux et doit être cultivé le plus à profit possible. Il n'en est pas ainsi dans nos grandes terres. et ce mode de culture n'est seulement pratiqué que dans le voisinage de nos grandes villes où nous avons l'avantage d'être près des marchés. Comme nos terres sont prises et que le pays devient plus peuplé, notre culture va se perfectionner.

L'Anglais n'engraisse pas plus que le cultivateur américain, mais il égoutte sa terre de manière à mieux éviter les effets d'une trop grande sécheresse ou d'une trop grande humidité. Par des canaux artificiels on arrose souvent tout le champ avec l'eau d'un ruisseau.

Par une telle irrigation les champs produisent quelquefois trois récoltes de foin par année.

Un propriétaire intelligent croit que le fourrage est doublé par l'irrigation. Il est bien connu qu'il se passe rarement un été sans que nos champs et nos pâturages ne souffrent du besoin de cette irrigation. L'état

dernier, par exemple, combien plus de produits on aurait eu par un système général d'irrigation, si la chose eut été possible. Les prix qu'un cultivateur a à payer, et pour lesquels il vend ne diffèrent pas beaucoup de ceux d'ici. Dans le Sud de l'Angleterre, suivant M. Olmstead, dans ses voyages et ses écrits, une bonne paire de chevaux de travail coûte \$185; charette \$60; harnois complets pour chaque cheval \$12. Un forgeron ferrera un cheval pour \$5 par année. Assurance des chevaux à la compagnie royale des cultivateurs \$2½ par cent de valeur par année. Le foin se vend souvent \$12 le tonneau. Nous avons entendu parler des hauts prix des choses en Angleterre. Maintenant ces hauts prix paraissent avoir été transmis à l'Amérique. Nous avons eu dernièrement une conversation avec une personne qui a visité l'Angleterre dernièrement. Il dit qu'il a aussi bien vécu à Londres avec une \$1 par jour qu'on le ferait à Boston avec \$1,50, et que les prix sur les chemins de fer anglais sont ordinairement de 1 à 3 cents par mille; pendant qu'ici dans le moment actuel, les prix sont plus élevés.

Les Anglais prennent plus de peines pour tenir leurs animaux en bon état que le font les cultivateurs Américains. L'écrivain dont nous parlons rencontra un troupeau de vaches dans l'Ouest de l'Angleterre, toutes grosses et en bon ordre, celles-ci, comme toutes celles qu'il vit en Angleterre, étaient lisses comme pour l'exhibition.

Les filles des cultivateurs de la mère patrie n'ont pas de folles notions sur la politesse et l'ouvrage comme chez nous. Pendant que les vaches, dont nous venons de parler "étaient attachées à leurs crèches par une chaîne et un anneau attachés à un poteau, 3 ou 4 filles des propriétaires vinrent les traire, elles avaient un bon air, jeunes femmes modestes, habillées de larges robes grises." Il y a environ 25 ans, nous voyions ceci très communément, mais nous croyons qu'on le voit plus rarement à présent.

Les bâtisses de ferme en Angleterre sont plus souvent faites de brique ou de pierre que chez nous. Leurs vergers sont bien inférieurs aux nôtres. Plusieurs des instruments aratoires sont plus chers et moins convenables que ceux que nous avons.

En un mot, le cultivateur américain a un grand avantage sur le cultivateur anglais. Il peut posséder sa terre. Ses taxes sont moins fortes. C'est un pays plus agricole naturellement et le gouvernement et les lois sont plus avantageux pour le cultivateur.—
Laboureur du Mass.

—:—

QUELLE NOURRITURE PRODUIRA LE PLUS DE LAINE.

Les pois, les fèves, la vesce, etc., engraisent le sang, en lui fournissant de l'albumine, qui est le constituant principal. Il est à remarquer que dans les analyses du sang et de la chair les proportions relatives de leurs constituants sont presque identiques; consé-

quemment, quelque nourriture que contienne le nitrogène, et la grande quantité d'albumine est le mieux adaptée pour le développement de la chair et des muscles, et est en conséquence la plus nutritive. Le blé, le seigle, l'orge et le sarrasin contiennent une grande quantité d'albumine, surtout les deux premiers; tandis que l'avoine comme on a dû le voir, contient 10½ par cent, de ces éléments organiques d'albumine, les pois et les fèves pas moins de 29 par cent. Alors à quelle conclusion doit-on en venir? La composition chimique des cornes, sabots, crin, laine, et même la plume, est substantiellement la même; leurs éléments organiques sont l'albumine coagulée et la gélatine, et leurs éléments inorganiques, la silice, le carbonate, le phosphate de chaux, et les oxydes de fer et de magnésie. De là il appert que cette nourriture donnée aux moutons, qui fournira la plus grande quantité d'albumine, augmentera en proportion la sécrétion de la laine, et produira en conséquence la plus grande partie de la laine, pourvu, cependant qu'elle tienne en combinaison convenable les substances inorganiques de la laine, sans quoi elle forme en grande partie la chair et le gras. Ceci pourrait ainsi se démontrer. Une terre peut bien produire du blé-d'inde, ainsi que quelques céréales; néanmoins pour la production du blé elle peut manquer de la quantité nécessaire de phosphate et de carbonate de chaux, en conséquence le grain ne fera non seulement défaut en quantité mais en qualité.

Le tableau suivant montre les résultats des expériences du célèbre agriculteur De Raumer, sur les effets produit par quantité égale de plusieurs substances dans l'augmentation de la chair, le suif et la laine des moutons:—

	1. Augmentation en pesanteur de l'animal vivant	2. Laine produite.	3. Suif produit.
	lbs.	lbs.	lbs.
1,000 de patates crûtes			
avec du sel,	16½	6½	12½
Do. do. sans sel,	44	6½	11½
Do. de betteraves crûtes,	38½	5½	6½
Do. de blé,	155	15	59½
Do. avoine,	146	10	42½
Do. orge,	136	11½	60
Do. pois,	134	14½	41
Do. seigle avec sel,	133	14	35
Do. seigle sans sel,	90	12½	43
Do. farine mouillée,	129	13½	17½
Do. sarrasin,	120	10	33

On dit que ces résultats s'accordent avec ceux de De Domdale, et avec ceux de plusieurs agriculteurs. On verra par le tableau ci-dessus, que le blé produit la plus grande augmentation dans la chair du mouton, quoique peu plus grande que l'avoine; que les pois, le blé et le seigle produisent la plus grande quantité de laine; et que l'orge et le blé produisent le plus de suif. Que, comme moyenne, le grain généralement donne trois fois la quantité de chair que donnent les

racines en même quantité; que le grain produit environ deux fois autant de laine que la même pesanteur de racines, et plusieurs fois plus de suif.

La meilleure conclusion, d'après ceci, est que le maître du troupeau, dont le seul objet est d'avoir de la laine, doit employer de bon foin et de la paille, dont les constituants sont très adaptés pour la croissance et la beauté de la laine, et donner un peu de pois moulus et de l'avoine, et des patates comme nourriture succulente, pour avoir une grande quantité de laine; et la graine de lin, la fleur de blé-d'inde, le navet ne doivent être employés que par ceux qui engraisent des moutons. On fera attention à cela à présent.—*Berger de Morrell.*

—:—

RACES DES BÊTES A CORNES.

A une discussion qui eut lieu dernièrement à Albany, sur les bêtes à cornes, on rapporte que B. P. Johnson, secrétaire de la Société d'Agriculture de l'Etat de New York, dit:—

Le bœuf de l'Ouest de la Haute Ecosse est un animal petit, noir et velu, très robuste, et passe l'hiver dehors. La viande est excellente, supérieure à toute autre dans le marché de Londres. Elle se vend plus cher que toute autre. A Norfolk il est préféré, et on considère sa race comme la plus profitable. M. Coleman, parle de cette race d'animaux comme étant belle et bien proportionnée. Un monsieur de la Virginie de l'Ouest, qui pensait que cet état avait les meilleures bêtes à cornes au monde, et qu'il ne trouverait rien en Angleterre pour les égaler, alla avec lui (M. Johnson) au marché de Smithfield, et quand il vit les bêtes à cornes noires de l'Ecosse, il s'écria tout étonné: "Je l'avoue, je n'ai jamais rien vu pour égaler ces bêtes." Elles conviendraient bien à l'Etat de Vermont et autres Etats de la Nouvelle Angleterre, et aux comtés nord de notre Etat. Peu ont été importées dans le Canada. Les courtes cornes sont préférées pour leur précocité, et leur facilité à engraisser, et leur belle peau, chose nécessaire pour engraisser facilement. Elles se forment 6 à 10 mois plus à bonne heure que toute autre race. Un troupeau de courtes cornes du même âge qu'un troupeau de bêtes du pays, nourries de la même manière, rapportèrent \$15 de plus chaque au marché de New York.

Les bêtes de Hereford sont d'une race supérieure, mais elles sont rares ici. Il a visité l'Angleterre, et n'a jamais vu de plus belles bêtes. Ceux qui les engraisent lui ont dit qu'il faisaient plus de profit sur elles que sur les courtes cornes. Il n'en est pas ainsi pour ceux qui en élèvent.

Les Devons, pour la qualité de la viande, viennent après les bêtes de la Haute Ecosse. Pour la viande, le lait et le joug, elles sont et seront toujours très populaires. On a pensé que les belles bêtes à cornes rouges de la Nouvelle Angleterre étaient des

Devons. Elles ressemblent plus à celles de Sussex, de race plus grande que les bêtes de Devon du nord. C'est une bonne race pour le lait, bœufs de trait, etc., et il n'y a pas de meilleure race croisée avec les courtes cornes. C'est à ces races qu'il faut prendre garde pour l'amélioration. Ceux qui élèvent des bêtes doivent chercher celles qui rapportent les meilleurs prix.

—:—

L'article dans votre dernier numéro sur la manière de bâtir à bon marché, à porté l'éditeur du "Montreal Commercial Advertiser," à écrire l'article suivant, qui, nous l'espérons sera lu avec intérêt par nos lecteurs:—

Le Journal du Cultivateur.— Nous avons reçu le numéro du mois de mai de cette feuille périodique. Ce journal ne coûte qu'un écu par année, et tous les cultivateurs devraient le recevoir. La typographie est bonne, et le choix des matières est au-dessus de la moyenne de telles publications. Ce numéro contient un article très intéressant sur les "Murs de Gravier," et il est illustré de gravures et de plans. Cette description n'est pas nouvelle; elle fut patentée par Wm. Ranger, de Brighton, en Angleterre, il y a plusieurs années, sous le nom de *Compost de Ranger* qui fut très employé dans cette ville, particulièrement pour faire des ramparts, pour empêcher la marée de s'étendre tous les ans sur le front de cette ville. Le mur a en quelques endroits au-dessus de cent pieds de haut, et est seize pieds d'épais; il s'étend de l'entrée ouest de la Môle jusqu'à Kemp Town, distance d'à-peu-près deux milles, et forme maintenant la plus belle promenade qu'il y ait au monde.

Le système adopté pour cet ouvrage était de mouler ce matériel, le sable, la chaux et le gravier dans un moulin (*Pug mill*), en mettant une quantité d'eau suffisante pour causer la cohésion, et on le jetait ensuite dans les cadres. Les cadres étaient de planches asseminées par des barres de fer, que l'on ôtait ensuite.

Les fondations de la Môle furent aussi faites de ce compost, mais dans ce cas ci, on le mettait en morceaux de deux pieds de long, quinze pouces d'épais, et d'une même largeur; on les retirait des moules, quand ils avaient durci, et on les employait. Plusieurs maisons ont aussi été bâties dans cette localité, avec la même matière, et ont été très solides.

M. Fowler qui a lecturé ici sur le sujet, fait un rapport de la dépense pour élever les murs d'une maison octogone ayant 259 pieds de front, ou 32 pieds sur chacun des 8 côtés, et 23 pieds de haut, terminés en neuf jours, suivant l'état ci-dessous:—

Travail ordinaire, 44 jours à \$12	
par mois.....	\$20,00
Travail du charpentier.....	7,00

Le magon pour mettre les seuils d'ouvertures, arches, et niveler les murs.....	2,50
Chaux, 250 minots, délayée à 4 cts. par minots.....	10,00
Bois pour courbes et dessus du mur....	6,00
1,000 briques pour seuils de fenêtres et arches.....	6,50
Planche.....	12,00
Sable, pierre, clous, cheval de travail, planches pour carreaux pour faire le mortier, etc.....	15,00

Total.....\$75,00

Sans désirer décréditer son état ci-dessus, nous sommes obligés de dire, que notre expérience ne s'accorde pas avec la sienne. Le mur ne pourrait pas être élevé aussi rapidement, vu que le compost doit sécher, autrement l'humidité des couches de dessus pénétrant dans celles du bas ferait écrouler le tout. La chaux ne doit pas être délayée qu'au moment de l'employer, et la mêler de suite avec le sable, pour empêcher l'action de l'air, car de la causticité de la chaux dépend la force des murs. M. Wm. Howland, de Williamsburg, N. Y., a bâti une maison de ce genre, 100 pieds de front, deux étages de haut; plâtrée, peinte et parachevée en dedans et au dehors, pour \$275.

Nous aimerions à en voir faire l'expérience ici, le rebut de nos carrières et de notre pierre de taille sont d'excellentes matières; mais tout en pensant que le système est tout à la fois bon et peu coûteux, nous conseillons à tous ceux qui en feront essai de n'ajouter aucune foi aux figures de M. Fowler, car la quantité de matériaux n'est pas beaucoup au-dessus de la moitié de ce qu'il faut pour le contenu de ses murs, le travail est trop petit, et son état du coût de la pierre, du sable et de la chaux, quelqu'aient été les circonstances pour lui, ne peut pas être trouvé correct ici.

—:—

LA MINÉRALOGIE DU CANADA.

Comme le Canada doit entrer en compétition avec les marchés de l'Est et de l'Ouest pour ses produits agricoles, il est naturel que nous prenions à l'avenir plus d'intérêt dans ses productions et ses ressources de tous genres que nous en avons pris jusqu'à ce jour.

Touchant ses minéraux, il pourrait être nouveau pour quelques-uns de nos lecteurs d'apprendre que l'or est d'un des produits de ce pays froid. M. Logan, qui est un géologue engagé dans les recherches minéralogiques, v fait rapport sur le sujet, dont le *Toronto Lader* dit ce qui suit:—

Si le Canada ne produit pas de charbon, il a une abondance de métaux précieux, et surtout de l'or. Il n'y a aucun doute sur le fait. Dans le moment actuel, il ne pourrait peut-être survenir à la province une plus grande calamité que la visite de la fièvre de l'or. Néanmoins, l'infection est ici; et quoique la fièvre puisse troubler le travail du marché déjà soumis à une violente action, il

n'y a aucune raison de craindre que la passion de recherche de l'or sur la surface et dans le sein de la terre ne devienne ici aussi grande qu'elle l'est en Californie et en Australie. M. Logan n'a montré une dizaine de livres d'or pur, ramassé sur la surface de la terre à la Rivière du Loup, à environ 65 milles sud-est de Québec. Le seul aloi qu'il contienne est de 11 à 13 par cent d'argent. Il est donc trouvé trop pur pour être employé dans les arts, ou monnoyé sans être mêlé avec du cuivre pour le rendre assez dur. De l'or qu'a M. Logan, dont il n'est pas le propriétaire cependant, huit livres étaient dans une bouteille. Les morceaux étaient de différentes grosseurs, quelques-uns très petits et plusieurs de la grosseur d'une fève à cheval. De plus que cette bouteille d'or, il y en avait plusieurs morceaux dans une boîte, dont un pesait plus d'un 1/4 livre. C'est tout de l'or pris sur la surface que M. Logan a en sa possession, ayant été ramassé sans aucun procédé scientifique. L'or portant du quartz abonde; mais, c'est l'opinion de M. Logan, sans un travail habile, nos champs d'or ne peuvent rapporter aucun profit. M. Logan a déjà dit dans un de ses rapports publics, que le pays d'or du Bas-Canada avait au-dessus de 3,000 milles carrés. Il a découvert depuis, et il le dira dans son prochain rapport annuel, qu'il avait au-dessus de 10,000 milles carrés. Il est à propos de dire que les 10 livres pesant d'or dans la garde de M. Logan à coûté autant qu'il vaut, si non plus, pour l'obtenir. Il y a, mêlé à l'or, de l'iridium, ou métal blanc, presque aussi dur que le diamant, employé pour les pointes de plumes d'or. Cependant il y en a bien peu. Dans les collections géologiques suivant le *Leader*, il y a d'excellents spécimens d'ardoise, trouvés dans les Townships de l'Est. Un spécimen d'ardoise française qui n'a été 100 ans sur le toit d'une bâtisse, est aussi dans la collection. Il est encore aussi bon que le jour où il a été pris dans le sein de la terre. Une analyse des deux sortes fait voir que leur composition est presque identique.

Il y a différentes sortes de marbre canadien dans la collection, dont le plus beau est le serpent. On le trouve dans les Townships de l'Est, et est semblable au *verde antique* d'Italie.

Il y a aussi des spécimens de stéatite (*soap-stone*) trouvés dans les Townships de l'Est. La stéatite résiste au feu et pour cette raison on l'emploie pour les fournaises. Elle est molle et peut être travaillée aussi facilement que le bois. Elle possède une grande valeur économique.

La pierre lithographique du Canada, dont il y a des spécimens dans la collection, est de qualité supérieure. Une impression du *Palais de Crystal*, faite à Londres sur cette pierre est très belle.—*Louisville Journal*.

CENDRE ET GUANO.

Dans un dernier numéro du *Country Gentleman*, il y a un article intéressant, rendant

compte d'une heureuse expérience d'engrais d'un verger avec un compost de fiente de poule, de cendre et autres ingrédients, mêlés avec du fumier de prairie. L'écrivain pense que ce mélange de guano et de cendre, empêcha une perte qui se fait par l'évaporation de l'ammoniac. En admettant que la cendre chasse l'ammoniac du guano, nous ne voyons aucun mal qui puisse résulter de son usage en compost; car s'il y a une quantité suffisante de fumier de prairie, avec une bonne proportion de terre grasse, tout l'ammoniac sera absorbé par les constituants alumineux de la terre grasse, et la masse sera imprégnée, et ce serait toujours mieux que s'ils étaient épars. De là on doit chercher des moyens de faire entrer l'ammoniac dans les composts, pour promouvoir la diffusion et le mélange des ingrédients. Indépendamment de ceci, nous avons trouvé la cendre excellente pour les arbres fruitiers, les pommiers et les pêchers plus particulièrement.

SUGGESTIONS SUR LA MANIÈRE DE GREFFER.

On écrit beaucoup dans chaque journal d'horticulture sur la manière de greffer, et chaque traité sur les fruits donne toutes les informations désirées, et est illustré de plusieurs gravures. Cependant il existe une ignorance pitoyable parmi les cultivateurs et plusieurs fruitiers sur le sujet.

Ce n'est pas notre intention de donner le mode d'opération, mais de dire quand elle doit être faite; et ce qui convient à chaque espèce. Tout ouvrage sur l'horticulture peut instruire assez un novice qui a un peu d'habileté et qui est soigneux, pour qu'il puisse greffer avec succès.

La première chose que l'on doit faire est d'avoir des greffes de ces sortes qui sont désirées; on peut les couper des arbres rapportants, ou de jeunes plantes, si elles sont vraies, entre lesquelles il ne peut pas y avoir de choix, seulement que les greffes soient bien mûres. Elles peuvent être coupées en mars ou avril, ou aussitôt que les bourgeons commencent à sortir indiquant l'approche du printemps. Elles peuvent être gardées, jusqu'à ce qu'on ait besoin, dans une cave fraîche, enterrées en partie dans le sable.

Il n'y a que deux manières pratiquées de greffer, savoir, la greffe de tiges, et la greffe du fouet ou langue. L'information est adaptée pour les gros arbres, quand la tige a plus de trois quarts de pouce de diamètre. Le dernier n'est applicable qu'aux jeunes plantes, et aux petits arbres. La tige et le rejeton doivent être à peu près de la même grosseur, afin que la coupe puisse s'unir de chaque côté; mais c'est aussi bien que le point d'union ne soit que d'un côté, quand une tige, qui a deux ou même trois fois le diamètre de la greffe, peut être travaillée de cette manière.

La saison pour greffer est en mars et avril, et dans quelques lieux on peut différer jusqu'en mai. Cependant, comme règle

générale, on doit le faire aussitôt que les bourgeons commencent à sortir, et plusieurs jours avant qu'il se développent. Le cerisier est un des premiers arbres qui commencent à montrer l'approche du printemps, c'est pourquoi on doit le greffer le premier, ensuite les prunes, les poires et les pommes.

Quand les greffes ont été tenues fraîches et en bonne condition, nous avons eu de bons succès résultants d'avoir greffé les arbres pendant qu'ils étaient en feuilles ou fleuris. On peut réussir quelquefois avec des plantes qui croissent facilement, tel que les pommes et les poires, et souvent avec les prunes, mais jamais avec les cerises. La composition pour greffer est à peu près d'égal quantité de cire d'abeilles et de suif, et une double quantité de résine, dans laquelle, lorsque le tout est fondu, vous trempez des bandes étroites de coton ou d'indienne.

Comme une règle générale les tiges doivent être greffées sur leur propre espèce, comme les pommes sur les pommes, les poires sur les poires, à moins qu'on ait quelque but spécial. Toute expérience en greffant le poirier sur le pommier, le frêne, le coignassier orange qui pousse si bien dans nos jardins manquera, ne récompensant aucunement les peines du cultivateur. L'abricotier sur le premier est une exception, qui cependant ne peut pas être greffé avec succès, à moins que l'on attache un morceau de vieux bois, de trois quarts de pouce, à la tige.—*Genesee Farmer*.

MÉLANGE DES RACES D'ANIMAUX.

MM. les Éditeurs.—Nous entendons parler et nous lisons beaucoup touchant l'amélioration de nos animaux par un mélange judicieux des races, en agissant-on ainsi pour leur donner une plus forte constitution, plus de vigueur, de courage, sans regarder à la beauté de la forme, à la couleur, à la délicatesse et qu'ils fussent moins *atéril* comme on pourrait dire? J'ai vu quelques exemples, où la nature prenait la liberté d'en agir ainsi, et c'était bien fait; le produit de tel mélange montrant clairement le fait que la beauté seule n'était pas à considérer. J'eus une fois une belle jument de selle dont je désirais ardemment avoir un poulain, je l'envoyai pendant deux saisons aux plus beaux chevaux de la campagne, mais ce fut en vain; après la seconde saison, je l'envoyai à une personne qui gardait des chevaux, et qui avait dans son étable un cheval très remarquable, laid comme le péché, de couleur gris sale, mais d'une constitution de cuivre, des nerfs de fer et plein de courage; faisant la moitié de l'ouvrage, et désirant tout le faire; jamais malade, boiteux ou paresseux; comme le disait son maître. Le produit fut un poulain de curieuse apparence, propre à toutes sortes d'ouvrages, mais d'une laideur méprisable. Je le vendis à quatre ans, l'acheteur qui gardait des chevaux, le déclara l'animal le plus laid de trois paroissons, mais de grande valeur;

faisant l'ouvrage extra de l'établissement, sans effort apparent de moral ou de physique!

Quelques années auparavant j'avais acheté à une foire une jument noire, que le propriétaire décrivit comme étant venue par hasard d'un cheval de travail laid et d'une jument de course de la meilleure race; et qui était si remarquable sous tous rapports, que je la fis peindre; et comme il est tout probable, qu'il n'y a pas un sur mille de vos lecteurs qui ait vu cette description, vous me permettez, ainsi qu'eux, je l'espère, de donner l'état ci-dessous et vous me croirez votre fidèle ami,

N. R.

"Il y a quelques années, j'étais chargé de plusieurs chevaux de trait, que l'on employait quelquefois sur les fermes et d'autres fois sur un chemin de fer, pour charroyer du charbon et de la chaux pour des fins agricoles. J'avais acheté des chevaux dans les comtés voisins; il y en a un parmi eux, ma jument noire, qui mérite une mention particulière; elle avait quatre ans, et était le produit d'un mélange accidentel entre un cheval de travail difforme, et une belle jument de sang de la meilleure race. Sa tête était grossière et pesante comme le mâle; son beau cou et ses belles épaules étaient comme ceux de la femelle. Le corps y compris les hanches prononcées et ossueses étaient comme le mâle; tandis que la coupe et la place de la queue, les cuisses, les pattes de derrière et de devant, jusqu'aux genoux et les jarrets, comme ceux de la femelle. Les pattes en bas des genoux et des jarrets velues, les sabots larges et plats comme ceux du mâle; elle était noire comme du jais, et avait le poil fin comme une taupe. Ainsi vous voyez qu'elle pouvait être comparée au cheval de John Suiggs, que tout le monde disait avoir été *empaqueté en deux parties*. Mais la composition de l'animal était tout-à-fait celle de la mère; son courage et sa vigueur étaient supérieurs à tout ce que j'ai vu, et comme le disait le conducteur "elle était habile comme un chrétien;" toujours la première dans l'étable, et la première dehors; et comme cheval de labour, elle n'avait pas son pareil. Elle marchait jamais sur le sillon, en tournant; car elle connaissait très bien son ouvrage, et pouvait juger de la distance convenable pour tourner, mieux que plusieurs laboureurs que j'ai eus, elle arrêtait comme la parole, et marchait au mot *spee* (son nom était Spectre) et n'a jamais eu un coup de fouet dans sa vie; elle était vigoureuse et avait un bon appétit; mais elle n'est jamais venue bien grasse. Ceci, cependant, n'était pas en conséquence de son ardeur; car elle n'était jamais pressée; et quand elle travaillait sur le chemin de fer, où trois chevaux avaient quelquefois à mouvoir quinze wagons de chaux, elle se mettait tranquillement à l'ouvrage, de manière à ne jamais mettre l'attelage en péril. Un enfant pouvait la conduire; et sur une petite charrette, elle était très commode et allait très vite. Maintenant je n'ai pas le moindre doute que les chevaux de

force superlative, et de bonne disposition, peuvent être élevés, en croisant des jumens de pur sang avec des chevaux de travail, de grande convenable, comme de raison.

L'idée peut être nouvelle, et peut paraître à quelqu'un, un sacrifice que l'on ne devrait pas faire; mais si les chevaux de carosse, valant mille piastres chaque pouvaient être élevés par ces moyens, j'amènerais à être un des premiers engagés dans un tel sacrifice. Le grand avantage serait que le poulain acquieserait beaucoup de légèreté et une bonne disposition, en courant avec la femelle, tandis qu'au contraire, les poulains, produits d'un cheval de sang et d'une jument de travail pesante, s'habituent au pas pesant et à la maladresse de la mère, ce dont il est souvent difficile de les déshabituer. De sorte que si j'étais pour en faire l'expérience, je ne désespérerais pas en élevant des chevaux qui prouveraient la vérité de la remarque, que "Si Bakewell avait commencé son amélioration avec une très bonne femelle, il aurait accompli l'objet en vue en la moitié du temps."—*Cultivateur de Boston.*

STATISTIQUES AGRICOLES.

La récolte totale de blé en Ecosse, l'an dernier, est estimée à 606,000 minots, ou environ un trentième seulement de la consommation annuelle de la Grande Bretagne. La part que contribue l'Ecosse dans les provisions d'étape de ses voisins du sud est si petite que, quant à ce qui regarde la provision du blé, nous pourrions plutôt nous en passer que si les ports du Danemark et des villes du Hanse nous étaient fermés. La Prusse nous a envoyé deux fois autant de blé que toute l'Ecosse en a produit; et la fermeture des ports Russes a le même effet pour le pain en Angleterre que si la partie nord de ce royaume n'eût produit aucune récolte de blé depuis deux ans. De tels faits sont indubitables, pénibles en ce moment, car ils nous font sentir jusqu'à quel point ce pays d'industrie manufacturière est dépendant pour sa nourriture des provisions étrangères; mais ce serait aussi ridicule d'essayer d'ignorer que de l'attribuer au commerce libre. La quantité de blé semé dans ce pays l'an dernier n'a probablement jamais été plus grande; malgré l'idée des hauts prix et de la guerre, et tous les efforts des cultivateurs, favorisés par une belle saison, l'Ecosse nous a seulement fourni du blé pour la consommation de douze jours.

Les rapports de la terre en culture en Irlande montrent que l'augmentation du blé l'an dernier, en comparaison des semences de 1853, a été très considérable; et si la moisson a été en proportion, l'Irlande nous donnera cette année à peu près 1,400,000 minots de blé, ou à peu près un mois de consommation. L'Ecosse et l'Irlande fournissent donc la consommation d'à peu près six semaines dans le Royaume-Uni. C'est à peu près tout ce que nous savons pour établir l'estimation de la récolte de l'an dernier; et quand les rapports de ces comtés anglais

nous parviendront, nous serons alors plus en état de donner une estimation plus véridique. L'Angleterre est le lieu produisant le plus de blé de la Grande Bretagne; le tems favorable de l'an dernier, et la grande quantité semée, elle ne produira pas moins de 14,000,000 de minots de blé.

L'Ecosse donne à peu près un septième de la consommation annuelle de l'orge, et un quart de l'avoine. Comparés avec l'Irlande les deux pays sont presque égaux en orge, tandis que l'Irlande produit plus que deux fois la quantité d'avoine que produit l'Ecosse. Le produit total de blé-d'inde de l'Irlande en 1853 était de 13,500,000 minots, et celui de l'Ecosse en 1854 environ 6,000,000 de minots, l'Irlande produisant donc plus de deux fois autant de blé-d'inde que l'Ecosse, ce qui peut être un avis utile au Chancelier de l'Echiquier, si aucune réclamation future pour l'exemption de la taxe n'est faite par l'Irlande. La récolte de patates, en Irlande, en 1853 a été au-dessus de 5,500,000 tonneaux; celle de l'Ecosse en 1854 environ 500,000 tonneaux, ou pas tout-à-fait un dixième de celle de l'Irlande. La valeur totale en argent du blé-d'inde et des patates en Irlande en 1853, prix moyens (50s pour le blé, et prix correspondants pour les autres produits, et 30s le tonneau de patates), fut au-dessus de £24,000,000 sterling, tandis qu'en Ecosse en 1854, aux mêmes prix, la récolte des deux donna un peu plus £8,000,000 sterling. Nous ne savons pas si le revenu de chaque pays est en proportion du produit de leur sol, mais les faits ci-dessus forme une base solide pour la considération des questions du revenu à l'avenir.

Nous n'avons pas assez de place pour entrer ces rapports en détails; mais nous avons été étonnés de voir le produit comparatif tel que montré par ces rapports quand ils sont mis en comparaison avec ceux de l'Irlande. Par exemple l'état suivant montre la quantité de minots de blé-d'inde et de tonneaux de navets et de patates produit par acre:—

	Blé.	Orge.	Avoine.	Navets.	Patates.
Irlande,	27	40	38	16	6½
Ecosse,	28	36	36	14½	3½

Ceci indique un système d'agriculture en Ecosse inférieure à celui de l'Irlande, vu que dans chaque sorte de produit à l'exception d'un seul cette dernière paraît surpasser l'autre. Mais tous ceux qui ont voyagé dans ces deux pays doivent savoir que tel n'est pas le cas et que c'est bien le contraire. Si les rapports d'Ecosse sont exacts, ceux de l'Irlande sont très inexacts; et en étendant cette recherche jusqu'en Angleterre il vaudrait mieux suivre le mode de l'Ecosse que celui de l'Irlande. Il est à remarquer que les deux comtés le plus au nord de l'Ecosse, Caithness et Sutherland, montrent la plus grande production de blé et de navets par acre, fait que nous pouvons attribuer qu'à l'esprit d'amélioration agricole, introduit dernièrement dans ce district artérié par feu Sir John Sinclair, ci-devant Président du Bureau d'Agriculture.

SAINDOUX.

Il est dit qu'un établissement à Cincinnati a fait consommer trente mille cochons l'an dernier. Pour conduire cette grande affaire, ils ont sept grandes chaudières, rondes, qui contiennent quinze mille gallons chacune. Ils prennent toute la carcasse, à l'exception des jambons, et le tout est soumis à la vapeur, sous une pression de soixante et dix livres par pouce ; par cette opération ils réduisent le tout à une consistance, et les os en poudre. La production en est tirée par des robinets, et le résidu en une masse de substance terreuse, est pris pour engraisser la terre. Outre les cochons qui sont apportés en entier à la factorie, toutes les têtes, les côtes, les reins, les queues, les pieds et autres parties des cochons coupés dans les différentes boucheries, sont soumis au même procédé, afin d'extraire toute particule de graisse. Ca ira cette année à trois millions six mille livres de saindoux, dont les cinquantièmes sont de no. 1. Rien ne surpasse la pureté et la beauté de ce saindoux, qui est raffiné aussi bien que fait par la soumission à la vapeur. Six cents cochons sont consommés par jour dans ces chaudières.

—:—

LAIT.

La valeur du lait pour les produits de la laiterie, dépend beaucoup de la tenue des animaux. Quand on l'analyse, on trouve que le fluide consiste en trois substances distinctes, savoir, la crème, la caillotte et le petit lait, dans lesquelles il se divise spontanément dans un état de repos. Suivant Berzelius, la crème a un poids spécifique de 1.0244, et consiste en cent parties, de beurre, 4.5 ; matière caséuse, 2.5 et petit lait, 9.2. D'après l'analyse, la matière caséuse donne : charbon, 59.78 ; hydrogène, 7.42 ; oxygène, 11.40 ; azote, 21.38. Quand on le dépouille de sa crème, le lait a un poids spécifique de 1.03, et, en mille parties, il donne : eau, 928.75 ; matière caséuse, 28 ; sucre de lait, 35 ; muriate et phosphates de potasse, 1.95. Il y a aussi des traces remarquables d'autres substances.

Chaque cultivateur doit avoir remarqué une différence frappante dans la qualité du lait. Pendant que quelques animaux produisent un fluide maigre et bleuâtre, d'autres donnent un lait riche, jaune ou couleur de crème, qui est sous tous rapports supérieur pour toutes fins. La nourriture, sans doute, comme nous avons souvent eu occasion de l'observer, a une très grande influence sur la qualité du lait de la plus grande partie des animaux ; cependant il y a des vaches auxquelles on ne peut faire donner du bon lait, alors qu'elles soient tenues en conséquence. Ce fait, présumé généralement, bien compris par tout le monde pratique et expérimenté, est très important pour le cultivateur, et l'on devrait avoir un soin scrupuleux dans le choix des animaux pour les fins de laiterie. Il coûte, généralement parlant, aussi cher de garder un animal maigre, ou qui ne donne

qu'une petite quantité de lait, qu'un animal qui en donne beaucoup. Nous ne sommes pas sûr, mais nous croyons que ça coûte actuellement plus cher de garder un animal maigre.

Il y a généralement des signes dans une vache laitière, qui seraient de grands services si on les étudiait afin de se familiariser avec eux.—*New England Farmer*.

—:—

LAIT RICHE.

MM. les Editeurs.—Vous m'avez souvent souvent entendu dire mon opinion qu'aucunes autres vaches que celles d'Alderney pourraient être comparées aux vaches d'Ayrshire pour la richesse du lait ; et cependant j'ai honte de dire, que je n'ai jamais pesé celui des dernières avant la semaine dernière. J'ai pesé 9 livres 5 onces de chaque. Beau beurre jaune fait de 118lbs. de lait que j'avais entré depuis 3 jours. Dans une autre expérience, faite depuis, 68lbs. de lait, donnèrent 6lbs. 2oz. de beurre. La crème fut enlevée de la manière ordinaire, et barattée sans le lait. La nourriture des vaches était du bon foin seulement. Mon attention fut appelée sur le sujet en lisant un article dans un de vos numéros, dans lequel il est dit que 20lbs. de lait en automne sont données comme pesant moyenne nécessaire pour produire une livre de beurre, tandis que dans les deux expériences ci-dessus, le produit du beurre fut d'une livre par 12lbs. de lait ; et le beurre à une couleur et un goût que l'on ne remarque que dans celui des vaches d'Alderney à cette saison.

E. P. PRENTICE.

—:—

MÛRES DE RONCE.—FIENTE DE POULE.—SEL POUR LES BÊTES A CORNES.

Les Mûres de Ronce.—Ce fruit délicieux a rarement reçu l'attention du cultivateur, quoiqu'il mérite tout le soin qu'on pourrait lui donner. Un correspondant du *Albany Cultivator*, sous la signature de "S. H." donne l'expérience d'un de ses amis, "qui a une belle haie, qui produit ce fruit excellent en abondance." Il dit : "La plante est mise par rangs, quatre à cinq pieds l'un de l'autre, avec le soin d'ôter toutes herbes sauvages qui y pousseraient pendant l'été. Dans l'automne, ces espaces (entre les rangs) sont remplis de feuilles de la forêt. Le printemps suivant une quantité de cendre est répandue entre les rangs, celle-ci, avec les feuilles, sont des moyens de s'assurer une belle récolte chaque année."

Fiente de Poule.—Comme le guano, la fiente de poule a plusieurs propriétés de grande valeur, concentrées d'une manière très convenable. Dans tous les cas, cependant, où elle est employé comme un stimulant à la récolte, elle doit être mêlée à une matière moins puissante, tel que la terre grasse, l'argile ou la terre de jardin. C'est une précaution nécessaire, parce que la graine semée dessus ou dessous, souffrirait dans sa croissance. M. W. Bacon, corres-

pondant occasionnel dans le *Farmer* dit dans le *American Agr.* :

"J'ai été informé dernièrement par un cultivateur intelligent et habile, que la préparation suivante fournit un remède grand et efficace. Prenez de la fiente de poule, mêlez-la en poudre autant que possible ; mêlez-la avec une quantité égale de plâtre de Paris, et saupoudrez cette mixture sur les vignes, ou semez-en dans les sillons des navets.

"La fiente de poule détruit les herbes sauvages, et en conséquence de la grande quantité d'ammoniac qu'elle contient elle a l'effet de faire croître les plantes. De là, elle est de grande valeur pour les tomates, le poivre et autres plantes semblables dans notre climat du nord. Elle est bien digne d'être conservée par les cultivateurs et les jardiniers pour toute espèce de culture. On doit avoir un soin particulier dans son emploi, car si on en met une trop grande quantité, et trop près des racines des plantes, ses effets sont fatals. Sa valeur pour toutes fins est largement augmentée en la mêlant avec du charbon de bois, ou à défaut de ce dernier, avec du plâtre. Tout homme qui garde des poules doit avoir un poulailler construit de manière à conserver tout fumier, et le garder aussi sec que possible, et il ne le trouvera pas un petit item dans ses matières d'économie rurale."

Sel pour les Bêtes à Cornes.—Quand on donne aux bêtes à cornes beaucoup de nourriture verte et fermentescible, et surtout en leur en donnant aussitôt après une nourriture sèche on doit leur donner une quantité constante et libérale de sel. Une pinte de sel et trois de cendre de bois, mêlées, doivent être données tous les mois à un animal formé.—*N. E. Farmer*.

OBSERVATEUR.

—:—

LA PATATE CHINOISE.

Nous copions les remarques suivantes sur ce comestible important d'un pamphlet écrit par M. John Henderson, de Kingskerwell, South Devon :—

Au moment où l'on était dans le plus grand doute sur le défaut de la patate, il fut fait une découverte toute providentielle. Ce fut l'introduction en France, par M. de Montigny, Consul Français à Shanghai, en Chine, d'une sorte particulière de yam ; maintenant connu sous le nom de *Dioscorea Batatas*, ou Patate Chinoise, qui lui parut très bien calculée pour rencontrer l'exigence de la crise. Les Français ne renoncèrent pas à leur poursuite, mais avec cet amour de de recherche scientifique qui les distingue si éminemment, ils déterminèrent de baser leur opinion sur la plante sur les résultats de plusieurs expériences de différents genres. Les différents points à déterminer furent définitivement établis, et on veilla à toutes les particularités dans l'expérience. Ces particularités étaient le goût de la plante, ses propriétés nutritives, sa fécondité, et la qualité du sol dans lequel on pouvait la planter avec

succès. Ces expériences furent faites par les plus habiles horticulteurs, et voici les résultats :—

1o. Qu'en goût et en propriété nutritive, elle est *égale* à la patate, et suivant le professeur Décaisne, elle lui est *supérieure*.

2o. Que la quantité produite est plus grande que celle de la patate, tandis qu'elle n'est pas sujette à la *maladie*, ce qui rend la récolte plus certaine.

3o. Qu'elle croîtra sur des sols *sablonneux*, généralement considérés *stériles*, donnant ainsi les moyens de rendre les terres inutiles profitables.

4o. Qu'elle peut être propagée avec la plus grande facilité (comme on le verra par les remarques sur sa culture.)

5o. Qu'elle peut rester dans la terre pendant plusieurs années sans dégénérer, mais au contraire, chaque année elle augmente en grosseur, en pesanteur et en nourriture.

6o. Que quand on l'arrache elle peut être conservée dans des caves ou caveaux, sans végéter, pendant plusieurs mois après que la patate n'est plus bonne à manger.

Quand l'on considère toutes ces choses, il n'y a aucun doute que ce comestible aurait dû être en usage depuis longtemps, et obtenir cette considération de tous sur ce que son mérite intrinsèque exige si impérativement. Au nombre de ceux qui s'occupent de cette plante, est le célèbre professeur Décaisne, dont le rapport des résultats obtenus est si important, que je ne me puis m'abstenir d'en rapporter la plus grande partie pour l'avantage de mes lecteurs qui désirent s'assurer du mérite réel de la *Dioscorea Batatas*.

Le professeur nous informe, que, quoiqu'il n'y ait que cinq ans qu'elle est introduite dans ce pays, elle a tellement attiré l'attention, que les administrateurs du Musée ont reçu des applications de toutes les parties de la France, et d'ailleurs, pour du plant et la direction de la culture. Voici l'état de ses résultats :—

“ Vers le milieu d'avril, quand je pensai qu'il n'y avait plus de danger pour la gelée, je plantai dans le Jardin du Musée d'Histoire Naturelle, quelques racines de la *Dioscorea*; et quelques-unes étaient prises de la partie supérieure ou mince de la tige et les autres de la partie inférieure ou partie épaisse. Les premières n'étaient pas plus épaisses que le petit doigt, et produisirent 2½ pouces de longueur; les autres étaient plus grosses, et de forme cylindrique, et avait 1½ à 1¼ pouce d'épaisseur au bord. Trois racines, pesant de 10½ à 14 onces, furent plantées en entier, afin de comparer le produit avec celles qui étaient tranchées.

“ La plantation fut faite sur un terrain plan, et non dans des sillons comme on aurait dû le faire. Ceci n'affecta nullement la croissance des racines, quoique cela augmentât la difficulté de les arracher. La distance entre les plantes était de 19½ pouces de chaque côté. C'était une autre erreur, car, suivant la observations judicieuses de

M. L. Vilmorin, ils auraient dû être plus près. Le peu de temps qui s'est écoulé depuis l'introduction de la *Dioscorea* ne me permet pas de déterminer ce qui peut être appelé une bonne ou mauvaise année pour cette plante: l'avenir seul nous montrera sous quel climat elle réussira le mieux. Tout ce que je puis dire à présent c'est, que de longues tiges épaisses crurent bien et furent couvertes de feuilles; qu'il y eut une abondance de fleurs (elles étaient toutes mâles) vers le commencement d'août; et, enfin, que la végétation cessa et que les feuilles commencèrent à avoir une couleur jaune vers le milieu de septembre, ce qui indiquait que les plantes étaient près de mûrir.

“ A l'exception de quelques spécimens mis à part pour d'autres expériences toutes les plantes furent séparées en trois différents lots. Deux de ces lots furent jalonnés. Un fut garni de jalons de 10 pieds et plus de haut, l'autre de jalons de 6 à 7 pieds de haut. Les tiges entourèrent les jalons de la même manière que les haricots et bientôt les surpassèrent. Dans le troisième lot on ne mit pas de jalons, et les tiges se répandirent sur la terre sans prendre racine, s'entrelaçant les unes dans les autres; elles ne vinrent pas aussi longues que celles qui avaient été jalonnées. En aucun cas les plantes ne furent couvertes de terre ou béchées; opérations qui paraissent n'être pas requises. Les racines furent arrachées vers le 6 de novembre. Le rapport suivant montre les résultats des différents modes de plantation et de culture qui furent adoptés:

“ Les racines plantées en entier, pesant, moyenne, 10½ oz. chaque. Ces trois racines produisirent des plantes très vigoureuses, chacune desquelles formèrent une racine fraîche; deux desquelles étaient énormes, et tout-à-fait hors du commun: l'une pesait environ 3 lbs.; l'autre 2 lbs. 9 oz. La troisième fut attaquée par le hanneton, et ne rapporta presque rien. De plus ses tiges séchèrent en août. Les racines qui avaient été plantées étaient ridées sans être trop déperies ou changées. Nonobstant la grosseur des deux racines obtenues, je considère ce mode de plantation très défectueux.”

(Après avoir fait un rapport en forme de table du produit, l'écrivain continue :—)

“ Il y aurait ainsi 16 à 25 plantes par mètre carré, mais supposant 20 plantes, produisant comme moyenne 10½ oz. de racine chacune, environ 13½ lbs. par mètre carré, ou un total d'environ 23 tonneaux 17 qts. de racines par acre, qui est la double production des patates produites en France, dans le même espace de terre. Un si grand produit est, je l'admets, tout-à-fait hypothétique, et calculé pour les meilleures conditions de sol et de température, au moins dans le climat de Paris, et j'ai aussi supposé que tout le terrain était occupé. Mais, malgré que le calcul puisse être trop haut, et nonobstant que le coût de la plantation soit plus grand que celui de la patate, j'ai tout lieu de croire que le produit de la

Dioscorea Batatas surpassera celui de la patate, et que la plus grande difficulté de l'arracher sera compensée par la plus grande quantité de nourriture que contient la racine.

“ Je n'hésite pas à la regarder comme supérieure en qualité à la patate; quoique je n'aie pas encore d'analyse comparative des deux, je crois que la *Dioscorea* est beaucoup plus riche en qualités nutritives. Ses racines sont aussi blanches que la neige; à l'intérieur elles ne contiennent aucune fibre visible ou matière boisée; cuites à la vapeur ou rôties, elles ressemblent et ont le goût des meilleures patates. Mais elles ont un avantage que chacun appréciera, savoir, le temps court requis pour les faire cuire. Deux morceaux de racine de la grosseur d'un œuf de poule, un de la *Dioscorea* l'autre, de la patate blanche, furent mis dans l'eau bouillante simultanément avec une patate hollandaise de même grosseur; le premier et le second furent cuits en deux minutes, et l'autre en vingt minutes. Et nous devons nous rappeler que la facilité avec laquelle cuit la patate est une des causes qui a le plus contribué à sa popularité dans un point de vue culinaire, vu qu'elle ne requiert que peu de bois. Mais cet avantage, voyons-nous, est encore plus grand avec la *Dioscorea Batatas*. Il y a un autre point de grande importance pour les cultivateurs: la facilité avec laquelle on la conserve d'une année à l'autre, et même plus longtemps. Nous savons tous que la patate est certaine de germer dans le printems; la *Dioscorea* n'a pas ce désavantage; elle n'est pas affectée par le froid, ni par la chaleur, et peut être pas même par l'humidité. L'aissée dans la terre, elle reste vivante pendant l'hiver, sans tort, comme il a été prouvé par une racine qui fut essayée l'hiver vigoureux que nous venons d'avoir et poussa bien dans le printems: de sorte que c'est une plante à avantageuse dans toute l'acceptation du mot.”

M. Henderson conclut. Il n'est pas étonnant que la culture et l'accueil générale d'un comestible nouveau serait l'œuvre du temps. Il faut des expériences attestant sa valeur pour faire disparaître les vœux préjugés, et ceci, je pense, en donne la preuve. Persuader les hommes à laisser ces vieilles routines est chose très difficile à faire. La force de l'éducation, et l'habitude de pensée a depuis longtemps fait sa part, et n'a produit aucunes difficultés ordinaires. Au'importe quelle partie de la littérature ou de la science nous regarderons, nous trouverons une narration du même conte, et nous lirons la même morale. Galilée, fatigué par l'inquisition, et appelé à écrire sa rétractation d'une théorie en astronomie, qui est maintenant un fait, en est un exemple. Harvey,

• M. Pepin dit aussi: “J'ai conservé une racine dans une cave depuis octobre, 1852, jusqu'au 30 mai, 1853, sans aucune apparence du développement de rejetons. Elle n'était pas changée, et n'avait pas perdu de pesanteur. Je pense que la racine peut être conservée pendant toute l'année, ce qui n'est pas le cas avec la patate commune ou douce.”

découvrant la circulation du sang, et opposé aux hommes de son temps en est un autre. Mais pour ne pas prendre de tels exemples, rappelons-nous qu'il y a deux cents ans que la patate était un article d'étape important dans ce pays.

Quand je me rappelle ces faits, je ne puis que croire qu'un comestible possédant de telles propriétés que la *Dioscorea* gagnera tôt ou tard l'approbation de tous ceux qui ont intérêt à la provision de bons articles de nourriture pour le pays. Je n'écris pas comme un enthousiaste. Je connais la valeur de l'expérience personnelle, et en conséquence je demande seulement à ceux qui parcoureront ce pamphlet de se mettre en position de se prononcer sur la "Patate Chinoise," en la cultivant eux-mêmes, afin qu'il puisse en juger.

MARCHÉS DES CULTIVATEURS.

Vu les travaux du printemps, les provisions à Toronto (19 mai) ont été plus rares qu'à l'ordinaire, et la conséquence était l'augmentation des articles requis pour la consommation immédiate. La quantité de blé offerte était petite, et les prix n'ont aucunement changé; 11s 3d par minot furent payés ce matin pour les meilleurs échantillons de farine, et les prix ont été entre 10s 10d et 11s 6d pour la fleur. Celle des cultivateurs, vu le haut prix du blé, fut offerte en très petite quantité, et vendue 47s 6d à 48s 9d le quart; celle des meuniers no. 1, superfine, se vendit de 50s à 51s 3d le quart. L'orge est le grain le plus difficile à se procurer et se vend 6s le minot pour la meilleure qualité. L'avoine, plusieurs jours se sont écoulés sans en voir: aujourd'hui il y en avait quelques charges, qui trouveront plusieurs acheteurs à des prix variant de 4s 2d à 4s 6d le minot et nous avons entendu dire qu'il s'en est vendu à 4s 8d le minot! Prix le plus haut qui ait été payé à Toronto pour cet article suivant la mémoire des plus anciens habitants. Pois, il ne s'en vend que peu, et les prix sont de 4s 6d à 5s le minot. Les patates deviennent moins rares, mais le prix en haut; les patates pour semer se vendent 5s et au-dessus le minot; do. bonne à manger 4s 4d à 4s 9d le minot; comme la saison est avancée il faut avoir soin de se procurer des patates bien saines. Le mil, vu qu'il y en a de différentes sortes, se vend de 20s à 23s 9d le minot. La graine de trèfle, de 35s 6d à 40s le minot. Foin, le prix en change presque tous les jours; on vient de payer le mil de première qualité \$31 le tonneau, et un article également bon se vendait de 27 à \$28 lundi et mardi; le foin de qualité inférieure se vend bien au-dessous de ce prix. Paille, le prix de cet article est très stationnaire, 45s à 65s le tonneau, suivant qu'elle a été battue. La viande de toute sorte est extrêmement rare, surtout le mouton. Les bouchers de ville disent qu'il est impossible de rencontrer les demandes de mouton de leurs pratiques; en n'effet on n'en voit pas dans les étaux. Les

provisions de ce genre ne sont pas seulement rares à Toronto, comme nous le voyons dans la *Tribune* de samedi dernier, qui dit: "Jamais depuis que New York est New York le prix du bœuf a été aussi haut qu'il l'était le dernier jour du marché. Le prix moyen payé par livre pour 137 animaux a été de 12½ cts., et la pesanture moyenne estimée à 7 qts. donnerait \$87,50 par chaque animal. Ceci fait voir qu'il y en a eu un grand nombre vendu au-dessus de \$100 chaque, et quelques-uns \$140 chaque. Le mouton est également cher, et il n'y a pas un mouton à vendre à New York." Beurre; la provision de beurre frais nécessaire manque souvent et il est difficile pour ceux qui tiennent maison de s'en procurer à 1s 10½d et même à 2s 3d la lb. Une grande quantité du beurre des Etats-Unis a été importée pendant la semaine, dont une partie est au bout sud-est du marché. Il n'est pas d'une très belle couleur mais il a un bon goût, et tient un milieu entre le beurre canadien en tinette et le beurre frais: il se vend 1s 10½d la livre. Les œufs se vendent 8d à 9d la doz. et il y en a une grande quantité. Les volailles de toutes sortes sont rares, et on n'en voit presque pas dans les voitures des cultivateurs. Les végétaux sont abondants dans le marché inférieur et se vendent différents prix.—*Globe*.

Le tableau suivant pris dans des journaux publiés aux places nommées, montre les prix élevés des articles mentionnés, dans différentes parties du Canada.—

Brockville, 15 mai. Fleurs par 100lbs., 25s à 26s 3d. Blé, 9s 6d à 8s 10d. Patates, 3s 9d à 4s.

Oakville, 14 mai. Fleur, 47s 6d à 50s. Blé, 9s 6d à 10s. Patates, 3s 9d.

Hamilton, 16 mai. Fleur, 52s 6d. Blé, 10s 9½d. Patates, 3s 9d à 5s.

Newmarket, 14 mai. Fleur, 43s 9d à 45s.

London, 16 mai. Fleur, 25s par 100lbs. Blé, 10s à 10s 3d.

Brantford, 14 mai. Blé, (argent courant d'York) 15s 6d à 16s. Patates, 5s à 6s.

Ingersoll. Fleur, 25s. Blé, 10s. Patates, 2s 6d.

Pictou, 12 mai. Fleur, 45s. Blé, 8s 3d à 8s 6d.

Cornwall, 15 mai. Fleur, 35s. Blé, 6s 10½d à 7s 6d. Patates 1s 3d à 1s 10½d. (Se vendent au marché de Toronto 4s 6d à 5s le minot.)

Kingston, 19 mai. Fleur par 100lbs., 23s 9d à 25s. Patates, 3s 9d à 4s. Avoine, 4s. Foin, 23.

Whitby, 14 mai. Fleur, 38s 9d. Blé, 10s à 11s. Patates, 2s 6d à 2s 9d.

Guelph, 15 mai. Fleur, 25s. Blé, 8s 1½d à 10s. Patates, 1s 10½d.

Stratford, 14 mai. Blé, 7s 6d à 8s 9d. Patates, 1s 9d à 2s.

Bowmanville, 15 mai. Fleur, 40s à 42s 6d. Blé, 9s à 9s 9d. Patates, 2s 3d à 2s 6d.

Woodstock. Blé, 10s 6d. Patates, 2s 6d. Ste. Catherine, 14 mai. Fleur par 112

livres, 25s à 27s 6d. Blé, 10s. Patates, 3s 4½d.

Elora, 18 mai. Fleur, 37s 6d à 42s 6d. Blé, 8s 9s 9d à 9d 4½d. Patates, 1s 3d à 1s 7d

Galt, 16 mai. Fleur par 100lbs., 25s 3d. Blé, 10s 3½d. Patates, 2s 6d.

Owen Sound, 11 mai. Fleur, 42s 6d. Blé, 6s à 6s 3d. Patates, 1s 6d à 2s.

Bradford, 19 ma. Fleur, 42s 6d. Blé, 10s.

Albany, N. Y., 15 mai. Au marché, 822 bêtes à cornes. Prix: extra, \$10; 1ère qualité, \$9; 2nde, \$8 à \$8,50; 3ème, \$7,50.

Vaches et Veaux. 10 dans le marché. Prix: de 25 à \$45.

Moutons. 840 dans le marché. Prix: de 5 à \$7.

Cochons. 640 dans le marché. Prix: frais, \$6; de provision, \$5.

La plus grande partie des bêtes à cornes est amenée aux marchés de Boston et de New York. Les moutons sont vendus au marché de Boston. Les cochons à New York.

New York, 16 mai. Fleur, etc. Désirant beaucoup vendre la fleur le marché a encore baissé d'environ 12½c par quart. On n'en reçoit encore beaucoup et les commerçants ont moins de confiance dans les prix. Ventes 6,800 quarts de \$10,18¾ à 10,27¼ pour la fleur ordinaire; (un lot très inférieur fut vendu à \$10,12½) \$10 à 10,37½ pour l'ordinaire à la bonne, Michigan, Wisconsin, Indiana et Ohio; et \$10,62½ à 12,75 pour l'extra Genesee. Il y a dans les ventes 2,000 quarts de fleur commune pour juin, une partie à \$9 et le reste quelque chose au-dessous; et 1,500 quarts de fleur de Milwaukee de \$10 à 10,6¼, pour livraison immédiate. La fleur canadienne a aussi baissé. Nous avons entendu dire qu'il s'en est vendu 2,606 qrts. de \$10 à 10,75 pour l'inférieure à l'ordinaire, et \$11 à 11,24 pour de petits lots de choix extra. Les marchés sont toujours peu garnis. La fleur du sud continue à être rare et les commerçants ne veulent pas soumettre à aucune baisse; ventes 1,200 quarts de \$10,94 à 11,31¼ pour la commune à la bonne, et \$11,37 à 12,50 pour l'extra. La fleur de seigle ne tient pas autant au même prix; elle se vend de \$7 à 8,25 pour la fine et la superfine. La farine de blé d'inde est à \$5,12½ à 5,18¾ à Jersey. Grain; il se vend si peu de blé qu'il est impossible de donner un état correct. 400 minots de blé rouge de la Caroline du Nord se sont vendus \$2,40 le minot. Le seigle est plus abondant, mais on ne peut pas en donner un état. Il y en a eu environ 1,000 minots vendus par petits lots au prix \$1,66 à 1,80, le premier prix pour celui du sud, étant inférieur, et l'autre pour celui du nord, étant de première qualité. \$1,75 est le prix demandé pour la première qualité, mais les acheteurs n'offrent que \$1,70. Il en a été vendu 400 minots de Pennsylvannie, étant de première qualité, pour \$1,70.

Le prix de l'orge ne varie pas. L'orge pour la bière se vend plus, mais les prix variant; ventes 2,000 minots, première qualité, à \$1,40.

Le blé-d'inde varie, mais il ne se vend en grande quantité. Quelques lots du sud se vendirent de \$1,13 à 1,16. Mais à la fin le blé-d'inde jaune du sud se vendait \$1,14. 15,000 minots de blé-d'inde mêlé de l'ouest a été \$1,2 pour juin, et \$1,5 pour juillet.

L'avoine se vend moins cher; elle se vend de 60 à 70 cents pour celle du sud, et 68 à 75 pour celle de Jersey, et 78 à 80 pour celle de l'ouest.

Provisions.— Le prix du lard continue le même; ventes 800 quarts à \$16,75 vieux lard, *mess*, \$17,75 à 17,87½, pour le nouveau, *do.*, \$14,50 pour le nouveau de 1ère qualité, \$18,75 pour le lard ordinaire, et \$17 pour le lard, *mess*, maigre.

Le bœuf; prix ferme et on en demande beaucoup. Ventes, 400 quarts à \$10 à 12,50 pour le *mess* du pays, \$8,50 à 9,25 pour *do.*, 1ère qualité \$13,75 pour le *mess* du Vermont, \$14,75 à 15,50 pour le lard en saloir de l'ouest, et 16,25 à 16,50 pour extra *do.* Bœuf salé se vend \$17 à 20. La provision quoique pas grande est plus grande que la demande que l'on en fait. Le jambon est très rare, et le prix n'en convient pas aux acheteurs.

Le bœuf de première qualité est nominale-ment le même. Le cochon se vend de 7 à 7½. La viande se vend bien. Ventes, 350 morceaux à 9½ à 10c pour les jambons, et 7½ à 9½ pour l'épaule.

Les peaux sans préparation sont toujours à 8½. Le saindoux ne change pas. Ventes, 400 quarts de 10½ à 10½ cents le dernier prix étant pour la première qualité.

Beurre en tinette se vend de 18 à 25 cts. Fromage, de 9 à 11c, on en trouve rarement de première qualité.

—:—

GUANO POUR LES JARDINS.

Nous ne nous proposons pas d'entrer dans une analyse critique du guano, mais c'est simplement pour rendre compte de notre expérience de ses profits dans l'horticulture du sud. Nous avons employé, la saison dernière un tonneau de guano sur les melons, sur les légumes de jardin et sur les patates douces, et le seul avantage que nous en ayons retiré a été de chasser les mouches des tiges des melons. On disait que la sa- n'était pas propice pour le guano, nous en avons employé un autre tonneau cette saison sans meilleurs résultats. 500 buttes de melons engraisées avec du guano, n'ont pas payé le travail. Il est vrai que la saison n'a pas été favorable aux melons, mais 500 buttes engraisées avec du fumier d'étable, etc., dans le même champ, semées dans le même temps, ont rapporté une belle récolte de très beaux melons.

Sur les végétaux, on ne réussit qu'en l'employant liquide, et notre opinion est qu'il ne doit être employé que liquide dans un climat du sud, sur toute récolte. Il est al-

légué par ceux qui préchent son usage, que les deux dernières saisons n'ont pas été favorables au développement de ses vertus merveilleuses. Soit, et nous maintenons qu'aucun fertilisant si coûteux et si précaire, ne devrait pas être employé sur les sols du sud. Il est aussi dit qu'on en vend beaucoup qui n'est pas le vrai. Nous le croyons, et le cultivateur du sud qui a son propre intérêt à mettre au jeu devrait bien prendre garde au "guano domestique," avant de dépenser son argent et perdre son temps et sa récolte avec un article importé sans valeur. Tout cultivateur ou jardinier qui a le moyen d'acheter un tonneau de guano, peut avec la même argent faire deux tonneaux d'un meilleur fertilisant pour les sols du sud. La grande valeur du guano est dite consister dans l'exercement liquide et solide des oiseaux. Qui conserve l'engrais liquide dans le sud? Une autre grande vertu dans le guano est son phosphate. Qui conserve les os autour de ses premisses? Etions nous plus désireux d'épargner l'argent que de le dépenser, nos cours, nos rues et nos demeures seraient bien plus nettes et plus saluaires; nous devrions convertir tous les rebuts en nourriture pour les plantes. Un engrais aussi incertain dans ses effets, si sujet à la sophistication, même s'il était à nos portes, "gratis et pour rien," n'est pas digne de l'attention des jardiniers du sud, mais quand nous prenons en considération sa somptuosité, il faut que ce soit une récolte d'or qui puisse le fournir, sous les circonstances les plus favorables. C'est là notre expérience sur le guano.—*Sol du Sud.*

—:—

La production d'engrais de meilleure qualité devrait être le premier objet de considération pour le cultivateur. On ne peut pas donner trop de soin à cela, parce que la prospérité future de l'agriculteur en dépend; si ceci recevait l'attention qu'il mérite, il n'y aurait pas une aussi grande nécessité de guano et autres engrais artificiels. Pour obtenir ceci dans les cours, on doit empêcher l'eau de tomber de dessus du toit des bâtisses, ce qui en lave toutes les propriétés fertiles, le rendant un peu meilleur que la paille pourrie. Les bâtisses doivent toutes être garnies de dalots pour emporter l'eau, et tout creux conduisant l'eau à la litière doit être rempli, et on doit en changer la direction. La litière si elle est bien fournie, absorbera la plus grande partie de ce qui tombe en forme de pluie, etc.; mais, si non, le surplus doit être conduit à un bassin en dehors de la cour, pour être répandue ensuite sur la terre; ou si la cour est sur un terrain élevé, on peut la conduire par une rigolle en descendant l'élévation, épargnant ainsi le trouble de la charroyer. Au lieu de cela nous la voyons que trop souvent couler dans l'étang et venir troubler l'eau dont s'abreu- les bêtes à cornes.—*M. L. Express.*

—:—

ACTION DE LA CHAUX.—L'usage de la chaux n'a jusqu'ici regu aucune assistance de

la théorie chimique et physique; et le cultivateur en fait l'application par coutume ou par façon, sans règle précise; l'analyse des sols et de la pierre à chaux n'a donné aucune certitude de procédés soit dans la quantité ou le mode d'application, comme les extrêmes de la fertilité et de la stérilité ont été montrés par les parties constituantes des sols fertiles qui ont été examinés. L'action du minéral reste en doute, dans le mode et le montant de l'efficacité. Les hommes pratiques les plus éclairés, les plus expérimentés, supposent que la chaux cause un changement en rendant le sol ferme moins tenace, brisant le tissu ferme, et le met dans un état plus poreux pour les racines des plantes, et plus propre à la vie végétale; et aussi comme stimulant, elle exerce une influence sur les autres substances dans le sol, et les change plus rapidement en nourriture, ou hâte leur action.—*Idem.*

—:—

VERGERS.

MM. les Editeurs.—C'est un fait établi que la culture des pommes est une source de profit pour le cultivateur, et il est nécessaire à ceux qui désirent réussir dans cette culture, de comprendre les points importants qui y ont rapport. C'est l'opinion de personnes intelligentes, que la moitié des arbres transplantés, meurent la troisième année, et cette perte est occasionnée par le défaut de soin dans la transplantation, la manière inattentive en les mettant dans des terres dures, et le défaut de culture par la suite. Parmi ceux qui reprennent, il n'y en a pas un sur dix qui soit vigoureux et fertile. Plusieurs diront, nous ne pouvons pas disposer du temps que requerrait leur culture. Cependant vous avez le temps de cultiver une pièce de blé; vous encourez les frais de travail, engrais, etc., parce que sans quoi vous savez que vous ne récolteriez rien. Maintenant si le blé-d'inde et les patates ne rapportent pas de profit sans travail et sans engrais, que pouvez vous attendre d'un arbre? L'arbre épuse le sol en faisant son bois, son écorce et ses feuilles. Maintenant donnez lui quelque chose pour faire son fruit; remuez la terre dure autour de sa souche, et il vous paiera au quadruple. Un pommier de bons fruits, (on peut s'en procurer aussi bien qu'aucune autre sorte) bien planté, fertile et vigoureux, paiera aussi bien ou mieux que 50 pommiers prêtés à 6 par cent. Combien maîtres que les billets de chemins de fer sont ceux de cette banque. Que vous importera "Wall Street," les petits intérêts, l'échange étrange, les provisions d'Etat, et les cautions de chemins de fer? C'est un commerce qui paie bien tous les ans, dans lequel aucun peut frauder, et où il n'y a que quelques-uns qui ont les profits.

Mais le grand point est de commencer. Quand les arbres sont bien plantés, le verger croît pendant que vous dormez, et aussitôt les arbres sont chargés de fruit. Mais rappelez-vous quand vous transplantez, qu'il vaut mieux ne planter que dix arbres en un

jour, que d'en planter cinquante sans précaution. Au bout de six ans, les dix arbres auront cinq fois la valeur des cinquante dont vous n'aurez eu que peu de soin.

Les pentes sud des collines de roc sont souvent couvertes en verger avec de bons succès. Je connais un verger qui est sur le côté d'une colline escarpée, qui rapporta abondamment. Les pommes étaient grosses et belles et les arbres fertiles. C'était de la terre neuve quand on les planta, et la récolte de l'an dernier donna assez pour payer les arbres, la plantation et la culture.

—:o:—

UN CULTIVATEUR DU VERMONT.— Au nombre des hommes éminents de la Législation du Vermont, est M. B. G. Brigham, de Fairfield. Il est propriétaire, et cultive 1300 acres de terre. Parmi les items de cour il a 220 vaches, 20 chevaux et 5 attelages de bœufs. Dans sa laiterie il ne fait que du beurre. Le produit moyen du beurre du lait de chaque vache, est de 150 livres. Deux grandes barattes sont mues à puissance de cheval, et le beurre se fait à l'ancienne façon. Les bêtes à cornes consomment environ 500 tomeaux de foin par année. 2200 lbs. de lard ; 500 minots de blé ; de 400 à 500 minots de blé-d'inde ; 1000 minots d'avoine, et 1000 à 2000 minots de patates sont ses produits annuels. L'homme de Uz, sur sa meilleure terre ne pourrait pas mieux faire. M. Brigham lui-même, est d'un embonpoint proportionné à l'étendue de ses possessions et ses produits agricoles. ayant 6 pieds 4 pouces dans ces bottes, et pesant par une des balances patantées de Fairbank, 300lbs. précisément.

—:o:—

Préparation de Peaux de Mouton avec la Laine.—Prenez une cuillerée à thé d'alun et deux de salpêtre ; pulvériser-les et mêlez-les bien ensemble, alors saupoudrez l'intérieur de la peau, et mettez-les deux côtés de la chair ensemble, laissant la laine en dehors. Alors pliez-les peaux aussi légèrement que possible, et mettez-les dans un lieu sec. Dans deux ou trois jours, aussitôt qu'elles seront sèches, grattez-les avec un couteau, jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Ceci complète le procédé, et fait un magnifique dessus de selle. Vous pouvez préparer d'autres peaux de la même manière.

—:o:—

LE GROS ARBRE "WELLINGTONIA GIGANTEA."

Le Dr. C. F. Winslow, dans le *California Farmer*, journal hebdomadaire, a rapporté son excursion du "Camp Murphy" (2,100 pieds d'élévation) au site du "Gros Arbre" sur le tronc duquel il écrivit ses initiales (8 août, 1854) le lieu étant désigné, au moins par lui "Bosquet Wellington Mammoth." Si l'on peut s'en rapporter à ce compte-rendu (et il faut l'avouer, le style du célèbre docteur est en même temps fleuri et hyperbolique) nous apprenons de nouvelles et intéressantes particularités sur

cet arbre gigantesque : 1o. Que le rapport fait en Angleterre par votre sage voyageur anglais, M. William Lobb, ne donne pas la juste hauteur de ce pin, moins un quart ; que la place semble être circonscrite dans une étendue de quelques arpens ; et 3o. ce qui nous intéresse le plus, maintenant que M.M. Veith et fils, nous ont fait avoir de plantes vivantes, que le sol et l'atmosphère à la place de la croissance sont humides ; et sous ce rapport il nous semble que le docteur a raison. Omettant, donc, la mention des "pensées sublimes, qu'il n'avait jamais eues auparavant, et telles que souvent involontairement il pensait qu'il approchait de la présence visible et actuelle de l'Être Suprême, qui apparut à Moïse sur le Mont Sinai," etc. ; nous nous bornerons aux extraits suivants : "Le chemin (du Camp Murphy, montant graduellement plusieurs milles dans un paysage varié, devient ensuite plus plan, ou plutôt ondule et serpente longtemps parmi les collines et les vallées couvertes de bois, et convenable pour les paturages des fermes et des daims. Pendant les derniers trois milles la montée est à pic et à travers une forêt vierge de pins, sapins, pruches, arbres-de-la-vie, et autres arbres, dont la grandeur s'augmente perceptiblement avec la hauteur de la localité. Toute la surface des pentes de collines est couvertes d'herbage et de plantes, plus ou moins verdoyantes, et dans quelques endroits une fraîcheur à la verdure qui nous rappelle celle du printemps ; ce qui fait un grand contraste avec les plaines et les collines arides et couvertes de poussière de la partie inférieure du pays. La framboise sauvage, la fraise, le pois et la noisette, mêlent leur feuillage aux arbres de la forêt ; et ici et là des fleurs nouvelles et si attrayantes tombèrent sous ma vue, que je m'arrêtais pour en cueillir, les examiner et les admirer. Les climats de ces régions pour le botaniste seraient dans la fraîcheur et la beauté dant la nature perfectionne ses formes végétales. Le principe vital, stimulé par l'air frais de la nuit, et nourri convenablement par le sol décomposé, agit énergiquement, et des milliers d'arbres majestueux décorent les collines dans toutes les directions, et sont si hauts qu'ils surprennent l'observateur, obligé de presser ses yeux pour pouvoir voir les branches du sommet. Mais les plus étonnantes de toutes ces productions végétales sont les *hears* ; et la nature, par des arrangements géologiques particuliers, semble les avoir isolés pour surprendre et attirer l'attention du genre humain et pour affermir la vérité scientifique, touchant la distribution spéciale des races organiques.

"Autant que nous sachions, l'arbre auquel on a donné le nom de "Gros Arbre," ne croit dans aucune autre partie de la Sierra Nevada, ou sur aucune montagne de la terre. Il existe ici seulement, et tous ceux de son espèce, autant que je puisse apprendre, sont dans le voisinage. Ils sont renfermés dans une étendue de 200 arpens, dans

un bassin de matière siliceuse, entouré par une chaîne de roche, qui s'élève en quelques endroits au-dessus de la surface. Le bassin est toujours humide, et dans les parties les plus basses, il y a de l'eau, et les racines des plus grands arbres courent dans l'eau. Il y a au-dessus de 100 arbres de grandes dimensions. M. Blake en mesura un qui avait 94 en circonférence à la racine, le côté duquel était en partie brûlé par un contact avec un autre arbre dont la tête était tombée sur lui. Ce dernier mesurait 450 de sa tête à la racine. On peut voir une grande partie de cet arbre monstrueux maintenant tombé ; et suivant M. Lapham, propriétaire de la place, il a 10 pieds de diamètre à 350 pieds de la racine. En tombant il a renversé un autre arbre qui se trouvait dans son passage, et s'est enfoncé plusieurs pieds dans la terre. Son diamètre à travers ses racines est de 40 pieds. Un homme ne paraît rien quand il marche dessus ou à côté.

"Ce fut pour moi la plus grande merveille de la forêt. L'arbre qu'il renversa dans sa chute était creux, et si large qu'un monsieur qui nous accompagna du Camp Murphy nous dit que quand il visita la place pour la première fois, il y a deux ans, il alla à cheval jusqu'à 200 pieds dans l'arbre sans arrêter, si ce n'est à une place, en entrant au pied. Nous avons aussi été à plusieurs pieds, mais un gros morceau du côté est tombé près de la tête. Mais il y en a plusieurs debout d'une grandeur étonnante. Dans un endroit il y a trois de ces arbres gigantesques qui croissent à côté l'un de l'autre, comme s'ils eussent été plantés exprès. Un autre, dont la grandeur énorme vous invite à en faire le tour, se divise à 50 à 100 pieds de la terre en trois branches droites qui s'élèvent à 300 pieds dans l'air.

"Il y en a d'autres, dont les proportions sont aussi délicates, symétriques que les petites pruches, qui s'élèvent à 300 de la terre. Dans un endroit un gros nœud de quelques anciens géants renversés est visible sur la surface, où il tomba il y a plusieurs années, et la terre s'est tellement accumulée pour faire disparaître toute trace de son existence. Le bois de cet arbre, suis-je informé par M. Lapham, est remarquable par sa durée. Quand on le coupe sa fibre est blanche, mais elle devient bientôt rougeâtre, et une longue exposition le fait devenir aussi noir que le mohogany ; il est tendre, ressemble, sous quelques rapports, au pin et au cèdre. Cependant son écorce est très différente de celle de ces arbres ; près de la terre, elle est extrêmement épaisse, fibreuse, et pressée elle devient élastique. Dans quelques places elle a 18 pouces d'épais, et ressemble à une masse de cosses de noix de coco, pressées ensemble, seulement la matière fibreuse est très fine, et très différente de la cosse de noix de coco. Cette écorce est dentelée irrégulièrement, ce qui lui donne une apparence de grande inégalité et de rudesse. A 150 pieds de terre elle n'a qu'environ 2 pouces d'épais sur l'arbre

vivant, qui est maintenant dépouillé de son écorce pour être exportée.

“ Un hôtel est bâti près du “ Gros Arbre,” dont l'écorce fut enlevé l'an dernier et exhibée à San Francisco, et une allonge de la maison est bâtie dessus, pour faire une salle de danse. A la racine il mesure 96 en circonférence, et une partie du tronc abattu, sert pour un jeu de boule. Pour le creuser on perça des trous avec une grosse terrière, après quoi on essaya à le fendre avec des coins et le renverser; mais son immensité et sa pesanteur empêchaient le succès de cette entreprise, et le même jour un vent violent le fit tomber. En tombant il enfonça la terre sous lui, de sorte qu'il y a une fosse où il tomba, et la boue et les pierres furent jetées à presque 100 pieds en l'air, où elles ont laissé leurs marques sur des arbres voisins.”

Le paragraphe suivant blâme énergiquement Dr. Lindley :—

“ Le nom qui a été donné à cet arbre par le professeur Lindley, botaniste anglais, est “ Wellingtonia Gigantea. ” Suivant lui, il est si différent des autres conifères, pour être non seulement nouvelle espèce, mais aussi qu'il exige une description comme étant d'un nouveau genre. D'autres botanistes célèbres pensent autrement. Cependant il a trouvé à propos de lui donner le nom d'un héros anglais, signe d'autant d'arrogance ou faiblesse personnelle que d'indélicatesse scientifique; car il faut que c'en ait été une idée avancée dans l'esprit de cette personne, que les naturalists américains regarderaient avec surprise et répugnance l'application d'un nom anglais, quoiqu'honoré méritoirement, quand un nom si digne d'honneur immortel et renommé comme celui de Washington, aurait frappé l'esprit du monde comme bien plus convenable à l'arbre gigantesque et merveilleux dans un pays où son nom est l'ornement le plus distingué. Comme lui et sa génération se sont déclarés indépendants de toute règle et ordre politique anglais, les naturalists américains doivent en ce cas, exprimer leur dissentiment respectueux à tous actes scientifiques de teinte anglaise. Si le “ Gros Arbre ” était un Taxodium, qu'on l'appelle maintenant et toujours “ Taxodium Washingtonium. ” S'il doit être rangé comme d'une nouvelle espèce alors qu'on l'appelle jusqu'à la fin des siècles “ Washingtonia Calafornica. ” Le nom générique indique une grandeur sans égale; son nom particulier, la seule place dans le monde où on le trouve. Aucun nom peut être plus convenable; et s'il rencontre l'idée des botanistes américains, je crois que l'honneur scientifique de notre pays ne pourrait être blâmée à l'étranger en écartant librement le nom qu'on lui donne à présent, et en lui donnant celui de l'homme dont nous aimons et honorons la mémoire, et enseignons à nos enfants à l'adorer. Sous aucune et toutes les circonstances, soit de perpétuité ou d'extinction, le nom de Wellington devrait être écarté, et celui de Washington le

remplacer, et transmis aux âges futurs.”—
Journal de Botanique d'Hooker.

LA DIGNITÉ DU TRAVAIL.—Le travail, dit le Rév. Newman Hall, comme un magicien célèbre, va dans une région inhabitée et déserte: il jete un regard fixe sur la scène, si calme dans son affliction; alors brandissant sa baguette merveilleuse, ces valées affreuses se couvrent de moissons dorées; ces montagnes stériles se couvrent de feuillage; la fournaisse s'enflamme; l'enclume retentit; les roues tournent; la ville paraît; le lieu du commerce, le palais de la science, le temple de la religion, portent haut leurs fronts fiers; une forêt de mats ornés de pavillons s'élève du hâvre; les quais sont couverts de dépouilles commerciales, dépouilles paisibles qui enrichissent celui qui les reçoit et celui qui les a faites; des représentants de régions très éloignées en font leur refuge; la science emble les éléments de la terre et du ciel dans ses services; l'art se réveille, et joint la force à la beauté; la littérature nouvellement née, double et perpétue sa louange; la civilisation sourit; la liberté est contente; l'humanité se réjouit; la piété s'ensuit, car la voix de l'industrie et du contentement est entendue partout. Et qui contemplant de tels résultats, niera qu'il y a de la dignité dans le travail.—*Le Constructeur.*

VOLAILLES.

Dans le *Poultry Chronicle* Thomas Prater écrit ce qui suit: Dans mon voyage à Birmingham je me rencontrais avec quelques amateurs, qui allaient à l'exhibition de volailles pour la première fois. Dans le cours de la conversation la question: “ Quelles volailles dois-je garder? ” me fut faite à plusieurs reprises. Comme je connais par expérience les sortes les plus utiles, je répondis comme suit:—

“ 1. Volailles de Combat. Élégantes et grosses en apparence de forte constitution, excellents pourvoyeurs pour elles-mêmes, bonnes pondeuses d'œufs délicieux, excellentes mères et donnent beaucoup de poussins; poulets d'un goût exquis, bien préparés. Leur seul défaut étant leur disposition à se battre cependant je n'ai pas à me plaindre, car lorsque j'en ai gardé, je n'ai perdu que 4 ou 5 poulets par cette cause.

“ 2. Espagnoles. Oiseaux nobles, pondeuses d'œufs très gros; on peut les garder dans des espaces très limités, plus que toute autre race; elles ne sont pas bonnes couveuses, mais les poussins sont forts, et requièrent une grande attention depuis l'âge d'un mois jusqu'à six semaines, lorsqu'ils commencent à avoir leurs plumes. Bon mets de table; ils doivent être bien tenus.

“ 3. Dorking. Vnies vieilles volailles anglaises de faible constitution; elles paraissent mieux profiter sur un sol sec et chaud; leurs œufs sont gros et d'un goût exquis, mais pas en grand nombre; bonnes couveuses; poussins pas aussi faciles à élever que les autres races; mets exquis, surtout pour

ceux qui préfèrent une grosse volaille; requièrent une bonne tenue et un lieu chaud.

“ 4. De Hambourg dorées et argentées. Apparence très élégante; demandant plus de nourriture que les volailles de combat; elles pondent abondamment, mais des œufs petits, elles couvent jamais ou rarement; poussins difficiles à élever, si ce n'est dans des lieux exprès; bon mets, mais petit; il leur faut une bonne tenue pour les garder en santé.

“ 5. De Hambourg et à Paillettes. Bien belles; pondeuses abondantes; poussins assez forts, et un bon mets; elles ne sont pas bonnes couveuses; demandent une bonne tenue.

“ 6. Polies. Bonnes pondeuses; de forme très élégante; couvent rarement; poussins très délicats; poulailler chaud indispensable.

“ 7. Cochin. Plumage varié, fortes; œufs excellents, plus abondants que les autres races; bonnes couveuses; poussins forts; profitent rapidement avec une bonne nourriture; bons pour la table à quatre mois, mais pas après; exigent une bonne nourriture; plumes de grande valeur.”

MOYENS DE DÉTRUIRE LES SAUTERELLES.—MM. les Éditeurs.—Votre correspondant qui demande une manière d'empêcher les sauterelles de détruire le feuillage de ses jeunes arbres fruitiers, ses vignes, etc, peut en trouver un facile, sur et en même temps profitable, en mettant deux ou trois vieilles dindes avec leurs petits dans le lieu infesté. Les jeunes dindes aiment beaucoup les sauterelles, et viennent à les détruire en les attrapant, avec lesquelles ils engraisent rapidement.

J'ai connu une vieille dinde avec treize dindons, l'an dernier, (il y avait alors un nombre extraordinaire de sauterelles) qui gardèrent un lot de cinq arpents sans sauterelles.

Respectueusement soumis,
A. C. J.

Richfield, Spa., 27 nov., 1854.
Country Gentleman.

PROFOND LABOUR. PAS PLUS UTILE QU'UN BON JUGEMENT.

Nous avons entendu dire à un professeur de médecine, que pour qu'un homme soit bon et habile médecin, il faut en addition à la connaissance une chose de plus, qui est absolument nécessaire. Cette qualification essentielle était un bon jugement, ou un bon raisonnement. Afin de se former une opinion exacte sur la nature de la maladie dans tout cas particulier, et sur le meilleur mode de traitement il faut deux agents. Il faut une bonne somme de connaissance quant à ce qui a rapport à la maladie; et il faut la force du raisonnement sur la connection entre les causes de la maladie dans tout cas particulier et les symptômes, et le pouvoir aussi de découvrir la source des symptômes, ou de déterminer l'état de la maladie d'après les symptômes.

Le besoin d'un bon jugement ou du pou-

voir du raisonnement est aussi urgent chez le cultivateur qu'il l'est chez le médecin. Plus le cultivateur a de connaissance, plus il reçoit de profit en mettant cette connaissance ou une partie d'icelle en pratique. Mais sans un bon jugement, il sera sujet à faire de grandes bêtises, même avec la plus grande somme de connaissance. Un bon jugement est requis dans presque toute opération sur la ferme, pour adopter l'information générale qu'aurait pu avoir un homme, au cas spécial ou aux circonstances à aucun temps particulier avant lui. Par exemple, c'est un fait bien établi qu'un profond labour est bien plus profitable et plus productif, qu'un labour ordinaire de 4 à 6 pouces. Mais si un cultivateur labourait un champ à la profondeur de 10 à 12 pouces, qui n'aurait jamais été remué plus profondément que 5 pouces, la surface étant tout-à-fait épuisée par une longue culture sans engrais, il y aurait règle générale, un tort au lieu d'un avantage.

Nous avons eu plusieurs pensées en lisant dans un des Rapports Agricoles de l'Office de Patentes, l'état annexé par M. F. C. Clopper, du comté de Montgomery, Maryland. Il dit: "Un labour très profond, cependant, n'améliore pas la terre dans tous les cas, mais doit être réglé par la quantité d'engrais ou substances fertilisantes sous lesquels on doit labourer. Un monsieur qui vint demeurer dans mon voisinage il y a quelques années, conçut l'idée qu'il pourrait rendre sa terre tout à coup productive, en la labourant profondément simplement; il mit quatre chevaux forts à sa charrue, et fit un labour de 12 pouces d'épaisseur; il n'en résulta rien! Et, après en avoir fait l'épreuve pendant un an ou deux, il tâcha de corriger son erreur, en faisant un même labour, mais ce fut en vain; le peu de fertilité que possédait avant la surface, avait été enterré trop avant, et se mêla avec une telle masse de limon qu'elle devint sans effet. Ce serait raisonner illogiquement, et une preuve de manque de jugement, de conclure d'après le fait particulier ci-dessus, qu'il est toujours désavantageux de faire un labour profond. L'avantage ou le désavantage dépend en partie de la nature et de la composition de ce sous sol, et en partie de la fertilité de la surface. Le fait qui est venu à notre connaissance, il y a quelques années, montrera qu'il y a des sous-sol qui peuvent être tournés à quelque profondeur que ce soit sans désavantage. Ayant creusé un puits, une grande partie de la terre qu'on en tira était de ce qu'on appelle argile bleue. On en mit sur un lot à peu près deux pieds d'épais. On y sema du trèfle, et la croissance fut très belle, et surpassa celle du voisinage, où la terre se mettait en grosses masses et retardait la maturité des semences.

La plus grande partie des préjugés contre les livres traitant l'agriculture n'est-elle pas due aux bêtises causées par le défaut de jugement dans ceux qui cherchent à augmenter leurs connaissances dans les livres?

LAIT SOLIDIFIÉ.

Le dernier numéro de l'*American Medical Monthly*, contient un rapport fait par un comité de médecins, nommé par l'Académie de Médecine de New York, à l'établissement de M. Blatchford, à Arménie, comté de Duchess, N. Y., où le lait solidifié est préparé. Les procédés pour parvenir à cette solidification du lait sont ainsi décrits:

A 112lbs. de lait furent ajoutées 28lbs. de sucre blanc, et une petite partie de bicarbonate de soude, environ une cuillerée à thé, pour neutraliser tout acide, qui, dans l'été paraît quelques minutes après que le lait a été traité, et dont cependant on ne s'aperçoit pas au goût. Le lait doux fut mis dans des vaisseaux évaporateurs en fer étamé, entourés d'eau chauffée par la vapeur. Un thermomètre fut plongé dans chacun de ces bûches, ce qui, en y regardant souvent, mettait les personnes en état de conserver la température au degré que des années d'expérience nous ont montré propre. Pour faciliter l'évaporation on établit un courant d'air entre le couvercle du vaisseau et le lait, par le moyen de soufflets et autres appareils ingénieux. On a quelque chose uni à l'engin à vapeur, pour remuer légèrement le lait pendant qu'il se prépare. En trois heures à peu près, le lait et le sucre devinrent une pâte ferme, et tous ceux qui étaient présents le trouvèrent excellent. Par de constantes opérations et par la chaleur, il se réduisit en une crème riche, ressemblant à une poudre; alors il fut exposé à l'air pour le faire refroidir, et ensuite enveloppé par paquets d'une livre chaque; une presse le convertit ensuite en palettes, (de la grandeur d'une petite brique) et fut couvert d'une feuille d'étain, et offert au public. On en râpa et on le fit dissoudre en eau, et le lendemain, il était couvert de crème, on ôta cette crème et on en fit bientôt d'excellent beurre. Tous furent étonnés; ainsi le lait solidifié devra dorénavant prendre rang parmi les accessoires nécessaires d'une chambre de malade. En un mot, on peut en faire de la bouillie, du flan, des puddings et des biscuits; et on peut être sûr que cet article est pur, obtenu des vaches bien paicagées, et que ce n'est pas le produit des distilleries; encore est-ce bien moins de l'eau.

Aux bateaux à vapeur, paquebots, à ceux qui voyagent par terre et par mer, aux hôtels et aux familles privées, aux jeunes et aux vieux, nous le recommandons sincèrement comme substitut au lait frais.

AVIS AUX ACHETEURS DE GUANO.— On vient de nous montrer un échantillon de gypse, dont on peut se procurer aucune quantité à 30s par tonneau; il est si habilement coloré, qu'en apparence l'œil le plus pratique ne pourrait le distinguer du plus beau guano péruvien; et mêlé avec ce dernier, il n'y a que l'analyse qui puisse découvrir la fraude. Les acheteurs devraient donc être très particuliers dans leurs achats de guano, et n'acheter que des vendeurs

dont le caractère n'est pas suspect. Nous savons qu'une grande quantité de cette matière colorée a été importée à Dublin, aussi bien que du guano falsifié; et pour ce, il est offert à quelques chelins au-dessous du prix demandé par ceux qui vendent le vrai article.

UN GROS COCHON.— Nous voyons sur un journal anglais le rapport suivant sur un cochon de Lancashire, sorte de cochons longs blancs et minces, qui annoncent la gradation; il dit:—

La plus grande pesanteur d'un cochon de Lancashire que je connaisse a été celle du cochon gras de M. Peter Wright, cultivateur de Maudsley, qu'il tua en février, 1852, et qu'il avait lui-même élevé et nourri, de cette race de cochons qui portent les oreilles droites. Voici ses dimensions: longueur, 8 p. 8 p.; contour, 7 p. 10 p.; hauteur, 3 p. 7 p., et pesait, 1048 lbs. La tête pesait 64 lbs. D. P.

Le Raisin Mûrissant plus à Bonne Heure que ci-devant.— Dans une conversation que nous eumes dernièrement avec le Dr. Underhill, de Croton Point, il nous informa que l'Isabella et la Catawba mûrissent évidemment plus à bonne heure, tous les ans. Il y a dix à douze ans les premières grappes des Isabellas étaient prêtes pour le marché vers le premier d'octobre. La saison dernière elles furent envoyées le douze de septembre; cependant, cette saison a été remarquable, et on doit avoir quelque regard sous ce rapport; mais l'an dernier et l'année avant, le raisin était aussi mûr vers le 18 de septembre, qu'il l'était ci-devant à la fin de ce mois.

Le Dr. U. pense que l'Isabella peut-être cultivée plus au nord qu'on ne l'a généralement supposé, en réduisant la quantité de fruit à la vigne, allu qu'il y ait plus de sève, et de cette manière s'assurer une croissance et une maturité plus promptes. Il pense qu'il en dépend beaucoup plus de la manière d'engraisser, de tailler et du système général de culture, que du climat, vu qu'il mûrit bien facilement en Virginie et dans le Maryland, quand il n'est pas bien cultivé, et que, dans la même saison, il mûrit bien dans le Massachusetts.—*Am. Agr.*

MARCHÉ D'ANIMAUX.— Le plus grand marché d'animaux dont on ait entendu parlé a eu lieu à Smithfield, Lundi. D'après les rapports, il appert qu'il y avait 5,688 bêtes, et 46,950 moutons. Le nombre même à la Grande Exhibition du Jour de Noël n'a jamais été aussi grand. En outre de ceux-ci, il y avait un grand nombre de veaux et de cochons. A une estimation modérée, la valeur des animaux offerts en vente se monterait à un quart de million sterling.—*Extrait d'un papier anglais.*

VENTE DE VOLAILLES EN ANGLETERRE.— La vente qui eut lieu mardi, le 17 du

courant, consistait en volailles de différents amateurs.— Il y avait des cochinchines de M. Ely, de Hounslow, dont 3 blanches se vendirent £1 chaque ; le reste qui fut vendu varia de 5s à 11s chaque. Il y avait quelques poules espagnoles, appartenant à M. John Clark, de Heartly Row, dont le nom sera reconnu par nos lecteurs comme exhibiteur heureux à Southampton l'an dernier ; les poulets se vendirent de 5s à 11s chaque. Quelques dorkings furent vendus par couples, de 5s à 20s par lot, et un coq espagnol du nom d'une Hornby, qui a remporté des prix à Chester, Salisbury, Southampton, et Barker Street, pour 19s. Neuf cochinchines furent vendues en lots de trois par panier pour 11s par lot. Environ 20 lots de pigeons allèrent à 5s 6d à 3s 6d.

Profits des Volailles.—MM. les Éditeurs.— Le correspondant "Inquisiteur" demande des informations sur le profit des volailles. J'en ai gardé pendant trois ans, et j'en ai tenu compte. La première année je les laissai couvrir autant qu'elles le voulaient. Je commençai le premier d'avril avec neuf poules, et à la fin de l'année, j'en avais cinquante et cinq piastres en argent, après avoir payé toutes dépenses.

La seconde année désirant savoir ce qui payait le mieux, les œufs ou les poulets, après avoir tenu compte de la nourriture que les poules avaient mangée en six mois, sans poulets, je commençai alors un nouveau compte avec les poules et les poulets. Appellant l'augmentation de dépense ce que mangèrent les poulets, je calculai que ça coûtait 30 sols pour élever un poulet jusqu'à ce qu'il fut bon pour le marché de Boston, et un écu jusqu'à ce qu'il pondit. A la fin de la seconde année, le gain net fut de cinquante piastres ou une piastre par poule. La troisième année désirant essayer les œufs, je ne laissai pas couvrir les poules. Le profit fut le même que la seconde année. Ma manière de tenir les volailles, est qu'il y ait toujours du blé-d'inde devant elles. Pour bien faire, elles doivent toujours avoir de la viande ou des restes devant elles. Je les laissai se promener à volonté, se jucher dans une étable en hiver, et dans la cave de la grange en été. Mes poules sont des cochinchines et des poules du pays, croisées. Elles mangent environ un minot de blé-d'inde et pour un écu de viande chacune par année.

P. A. B.
Cult. de Boston.

Domages aux Paturages.—Une règle importante dans la tenue des paturages, dont la violation indique l'ignorance ou la négligence, est qu'on ne doit pas y laisser paître les animaux quand il pleut, car ils font des trous dans la terre avec leurs pattes ; et cette règle s'applique surtout dans les terres argileuses, et les terres grasses. "Quand des bêtes à cornes ou chevaux pacaient sur des terres molles, dans les temps pluvieux," remarque Sir John Sinclair, "ils y causent

un grand dommage avec leurs pattes. A chaque pas ils font un trou, que la pluie emplit d'eau, qui y reste. Cette humidité détruit l'herbage non seulement dans le trou mais aussi celui qu'il y a autour, et les racines de l'herbe, ainsi que le terrain, sont endommagés. C'est pourquoi il n'y a pas un bon cultivateur qui permettra à ses bêtes de mettre le pied sur de telles terres dans les temps humides, et peu pendant les mois d'hiver sous aucune considération." Nos amis des endroits où il y a de l'herbe se rappelleront continuellement de ce que dessus.—*Prog. Farmer.*

Manière de détruire les Fourmis.— Quelques-uns disent que l'odeur de la térébenthine est suffisante pour chasser les fourmis et plusieurs autres sortes de vermine. J. J. écrit ce qu'il suit dans le *Public Leger* : Ayez une grosse éponge lavez la bien, et faites-en sortir l'eau ; en faisant cela les petites cellules restent ouvertes ; mettez la dans le lieu où elles se tiennent, saupoudrez du sucre blanc sur l'éponge, deux ou trois fois par jour, portez un seau d'eau chaude où est l'éponge, plongez la dedans et vous en tuerez des milliers, et bientôt vous débarasserez la maison de ces insectes incommodes. Quand vous presserez l'éponge, vous serez surpris de voir le nombre qui s'est introduit dans les cellules.

Substitut au Guano.—Le *Montreal Commercial Advertiser* dit qu'un cultivateur français du nom de Malon, a découvert la manière de convertir les restes de poissons en engrais de grande valeur, égal en pouvoir au meilleur guano péruvien, et n'ayant aucunes mauvaises qualités. Il eut l'idée de convertir ces poissons en un fertilisant plus compacte et plus convenable, et après quelques expériences, il s'embarqua en 1851 pour Terre-neuve et établit une grande factorie à Herpon, dans le Détroit de Belle-Ile. Il eut un associé qui établit une pareille factorie à un petit village de pêche près de Brest, en France. On achetait à ces factories tous les poissons gâtés et refusés des pêcheurs du voisinage. On les faisait bouillir d'abord sous une pression de cinquante livres au pouce et alors les gâteaux pressés étaient cerasés et séchés dans un poêle chaud. On les réduisait ensuite en poudre dans un moulin, et on les empaquetait dans des quarts pour être employés. La centième partie du poisson frais donne vingt-deux parties de poudre de poisson, et se vend bien aux cultivateurs. On extrait environ deux et demie par cent d'huile et de l'eau dans laquelle le poisson a bouilli. La factorie française produit une centaine de tonneaux d'engrais de poisson par année, et on s'attend que celle de Terre-neuve en produira de huit à dix mille tonneaux.

BUREAU D'AGRICULTURE.
Une assemblée du Bureau d'Agriculture du Haut-Canada a eu lieu mercredi et jeudi

de la semaine dernière, à son office, en cette ville. Les membres suivants étaient présents : E. W. Thompson, Président ; Hon. A. Fergusson, J. B. Mark, R. L. Denison, John Harland et George Buckland.

Les affaires devant le Bureau étaient principalement des détails ayant rapport à l'Exhibition Provinciale prochaine, qui aura lieu à Cobourg, en octobre prochain. Un plan d'arrangement du terrain et des bâtisses fut soumis par le Comité Local de Cobourg, et fut approuvé et adopté par le Bureau. La Liste des Prix fut révisée, et il y fut fait plusieurs additions. Dans le but d'encourager, autant que possible l'importation d'animaux de meilleure race, il fut résolu par le Bureau de donner à tous animaux mâles importés dans la province d'Europe depuis la dernière Exhibition, qui remporteront un des premiers prix à Cobourg, trois fois le montant du prix offert dans la liste, et aux animaux femelles, le double du montant. Il fut résolu de donner aux animaux mâles importés dans la province d'autres parties de l'Amérique, sous les mêmes conditions, le double du montant du prix offert dans la liste, et aux animaux femelles 50 par cent de plus que le prix offert. Après avoir réglé quelques autres affaires, le Bureau s'ajourna jeudi soir, pour se reconvenir prochainement à Cobourg.—*Toronto Globe.*

CORRESPONDANCE.

Au Rédacteur du *Journal du Cultivateur.*

Monsieur,—Si le cultivateur veut avoir de beaux animaux, il est important qu'il en prenne bien soin, surtout dans leur bas âge. S'il néglige de leur donner une nourriture tendre et proportionnée à leur faiblesse, ils vieillissent dans un état de dépérissement, et il en retire aucun profit.

A ce sujet vous me permettez de donner, par l'entremise de votre journal, publicité à une expérience qui, je crois ne manquera pas d'intéresser ceux qui tiennent à avoir de belles bêtes à cornes.

L'expérience m'a démontré qu'il faut aux jeunes bêtes à cornes que nous voulons élever sur la ferme, une nourriture plus succulente et plus soutenante que le lait seul que nous leur donnons ordinairement en les sevrant. J'imaginai pour cela la graine de lin en meule. J'en achetai donc, pour faire l'essai, une meule que je payai 30 sous. Je risquais peu. J'en pris environ le quart d'une terrinée que je mis dans de l'eau tiède, pendant environ une heure, que je mis ensuite dans du lait, environ deux gallons. Cette préparation était pour deux veaux de dix jours. La première fois j'eus beaucoup de difficulté à leur faire manger ce mélange. Mais en peu de jours ils sont devenus à préférer cette nourriture à toute autre. Je leur en donne deux fois par jour. Ils ont aujourd'hui un mois, et ils sont aussi gros que ceux que j'élevais ordinairement, à l'âge de trois

mois, avec cette différence qu'ils sont bien plus gras. Ils sont de race canadienne et leur valeur n'est pas moindre de \$9 à 10 chaque. Je pense que personne ne trouvera l'expérience impraticable. Ils ont acquis cette valeur avec une meule de graine de lin qui coûte 30 sous. Maintenant je puis leur retrancher une partie du lait que je leur donne, en y suppléant des eaux grasses de la cuisine.

En continuant ce système tous les printemps, j'améliorerai mes bêtes à cornes de beaucoup, avant trois ou quatre ans. Il est inutile de dire que chacun doit en faire autant.

Je suis, monsieur,
Votre serviteur,
ABRAHAM LAFONTAINE.
Lavaltrie, 13 mai, 1855.

A l'Éditeur du *Journal du Cultivateur*.

Monsieur,—Je vous envoie ci-inclus le montant de ma souscription annuelle pour le journal, et je puis vous assurer que je ne voudrais pas m'en privé pour cinq fois ce montant, car chaque numéro est rempli de matière utile, non seulement aux cultivateurs, mais à toutes personnes désirant le bien-être du pays, nonobstant les opposants au *livre de culture*.

Votre, etc.,
UN CULTIVATEUR PRATIQUE.

Ferme de Cowdenknowes,
26 mai, 1855.

PRIX AU MARCHÉ DE MONTRÉAL.

Taux auxquels les Produits sont achetés
des Cultivateurs.

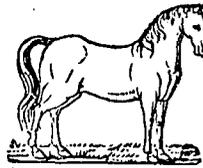
1er Juin, 1855.

- Foin, les 100 bottes, de 19 à \$20.
- Paille, do de 6 à \$7.
- Beurre frais, la livre, de 1s 6d à 1s 8d.
- Do. salé, do., de 1s 3d à 1s 6d.
- Fromage du pays, de 7½d à 9d.
- Blé, 11s à 12s.
- Orge, point.
- Seigle, point.
- Avoine, de 4s 3d à 4s 6d.
- Blé-d'Inde jaune, de 10s à 10s 6d.
- Do. d'Ohio, 6s 3d.
- Sarrasin, 10s à 12s 6d.
- Pois, de 7s 6d à 8s.
- Bœuf, les 100lbs., de 6 à \$10.
- Porc, (moss) 1½ à \$15.
- Mouton, la carcasse, de 3 à \$6½.
- Agneau, do, de 2 à \$3.
- Vœu, 2½ à \$1½.
- Oufs, la doz., 8s à 9s.

ON PUBLIE DANS CE MOMENT,
LA GEOGRAPHIE DU CANADA à l'usage
des Ecoles et des Familles, par T. A. GRISON,
premier maître de Classe de la Haute Ecole du
Collège McGill.

Prix, 1s 3d.
HEW RAMSAY.

Nov. 29.



COLUMBUS

SERA tenu pour le service des JUMENS aux
Écuries de Propriétaire durant la saison.
Il est descendant du célèbre Cheval (Clôve) im-
porté par M. Dods, et sa "Dam" une supérieure
Jument Canadienne. Il est âgé de 5 ans, et d'un
poil noir de jais; il a 16 palmes de hauteur, et
pèse 1400 lbs. Il a remporté les Premiers Prix à
différentes Expositions de District et de Comté
durant les trois dernières années, ainsi qu'aux Ex-
positions Provinciales tenues à Montréal et à
Québec, comme Cheval supérieur d'Action et Trot-
tant bien vite.

Terme \$4 pour la saison, payable strictement
d'avance.

EDWARD QUIN.
Longue-Pointe, 11 Mai, 1855.

Exhibition Provinciale Agricole

ET
INDUSTRIELLE,

QUI DOIT AVOIR LIEU A
SHERBROOKE.

Les 12, 13 et 14 SEPTEMBRE, 1855.

AVIS.

LES ENTREES PANIMAX, PRODUITS
AGRICOLES et INDUSTRIELLES, etc.,
doivent être faites avant le 1er Septembre prochain,
et pas plus tard, et remises au soussigné, à l'Office
du Bureau d'Agriculture, à Montréal ou à Sher-
brooke à Charles Brooks, écri., Secrétaire nommé
pour cette place pour l'Exhibition. On peut se
procureur des Formules Imprimées d'Entrée à l'Of-
fice du Bureau à Montréal, ou de M. Brooks, à
Sherbrooke. Des Listes de Prix en Anglais et en
Français ont été envoyées à toutes les Sociétés
d'Agriculture du Bas-Canada, pour être distribuées,
et au Bureau d'Agriculture du Haut-Canada,
Toronto.

Par ordre,
WM. EVANS, Secr.-Trés.
du Bureau d'Agriculture et de l'Ass. Agricole.
Montréal, 1er mai, 1855.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

L'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE
FEU du Comté de Montréal, assure dans
tout le Bas-Canada, les propriétés des Cultivateurs
à 5s. par £100, pour trois ans, &c.

S'adresser au bureau rue St. Sacrement à Mon-
tréal, aux Agents dans les Campagnes, ou aux
Directeurs soussignés:—

- Wm. Macdonald, Ecr., Président, à Lachine.
- B. H. LeMoine, " à Montréal.
- Edward Quin, " à Longue Pointe.
- F. M. Valois, " à la Pointe Claire.
- John Dods, " à la Petite Cote.
- G. G. Gaucher, " à Sic. Genevieve.
- Frs. Quenneville, " à St. Laurent.
- Jos. Laporte, " à la Pointe aux Trembles.

P. L. LE TOURNEUX,
Secrétaire et Trésorier.
Montréal, 1 Juillet, 1854.

IMPRESSION DANS LES DEUX
LANGUES,

POUR les SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.
faites avec la plus grande expédition et aux
prix les plus modérés.

H. RAMSAY.
Bureau du "Journal du Cultivateur."

1855.

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
DU
COMTE' DE MONTRÉAL,
OFFRE LES PRIX suivants pour les RE-
COLTES suivantes:—
CLASSE FRANÇAISE.

	<i>Chetins.</i>
Potates, 6 Prix,	50 45 40 35 30 25
Carottes, 4 Prix,	40 35 30 25
Betteraves, 4 Prix	40 35 30 25
Navets, 3 Prix,	30 25 20
Blé-d'Inde, 6 Prix,	50 45 40 35 30 25
Feveroles, 3 Prix,	30 25 20

REGLEMENS.

Il faudra un Champ de deux arpens, au
moins, pour donner droit à un Cultivateur de
cette Classe de concourir pour les Patates.

Un demi arpent pour le Blé-d'Inde.
Un demi arpent pour les Feveroles.
Un quart d'arpent pour les Navets, les
Carottes et les Betteraves, toutes ces Racines
cultivées en plein champ.

Il ne sera loisible à aucun individu de con-
courir, à moins qu'il ne soit Membre de la
Société.

Les personnes qui ont reçu ou recevront les
Premiers Prix pour aucunes Semences ou
Recoltes ci-dessus mentionnées, seront à
l'avenir exclues de la Classe Française pour
la Recolte ou Semence pour laquelle elles
auront obtenu le Premier Prix, mais pourront
entrer dans la Classe Anglaise.

Il ne sera pas donné de Prix si la terre est
infeste d'herbes nuisibles.

Les personnes auxquelles seront adjugés les
Premiers Prix, donneront à la Société un
Compte-Rendu du système suivi pour la pro-
duction des Recoltes.

Les Prix ne seront payés que lorsqu'il aura
été répondu aux questions, et que la Circulaire
aura été renvoyée remplie, adressée au Secre-
taire-Tresorier. Cette Regle sera de rigueur.

Ceux qui voudront concourir devront en
donner avis au Secrétaire-Tresorier, le, ou
avant le 20 de Juillet prochain.

Par Ordre,
JAMES SMITH,
Secrétaire-Tresorier.
Montreal, Avril 20, 1855.

Livres d'Ecole qui ont Obtenu
des Prix.

Le Soussigné a obtenu de Diplômes, aux Exposi-
tions tenues à Hamilton et à Montréal, en
1853, pour la meilleure Collection de Livres d'E-
coles, imprimés et reliés en Canada, à usage des
Ecoles Élémentaires et de Grammaire. Parmi ces
livres se trouve

La Série Nationale,
Imprimée avec de nouvelles Planches Stéréo-
types, sur beau Papier, et reliée solidement. Ils
sont page pour page les mêmes que d'autres éditions
en usage dans le Haut-Canada, et on a pris soin de
les rendre semblables, à tous égards, aux échantil-
lons produits à l'Exposition Provinciale.

HEW RAMSAY.
Montréal, 1 février, 1855.

IMPRESSION ET RELIURE.

Le Soussigné exécute avec propreté et diligence
toutes sortes d'Impressions, telles que
Livres, Catalogues, Listes de Prix, Etiquettes pour
Expositions d'Animaux, &c. Il Relie aussi, soit des
Livres Imprimés, soit des Livres Blancs, tels que
Grands-Livres, Journaux, &c.

H. RAMSAY.